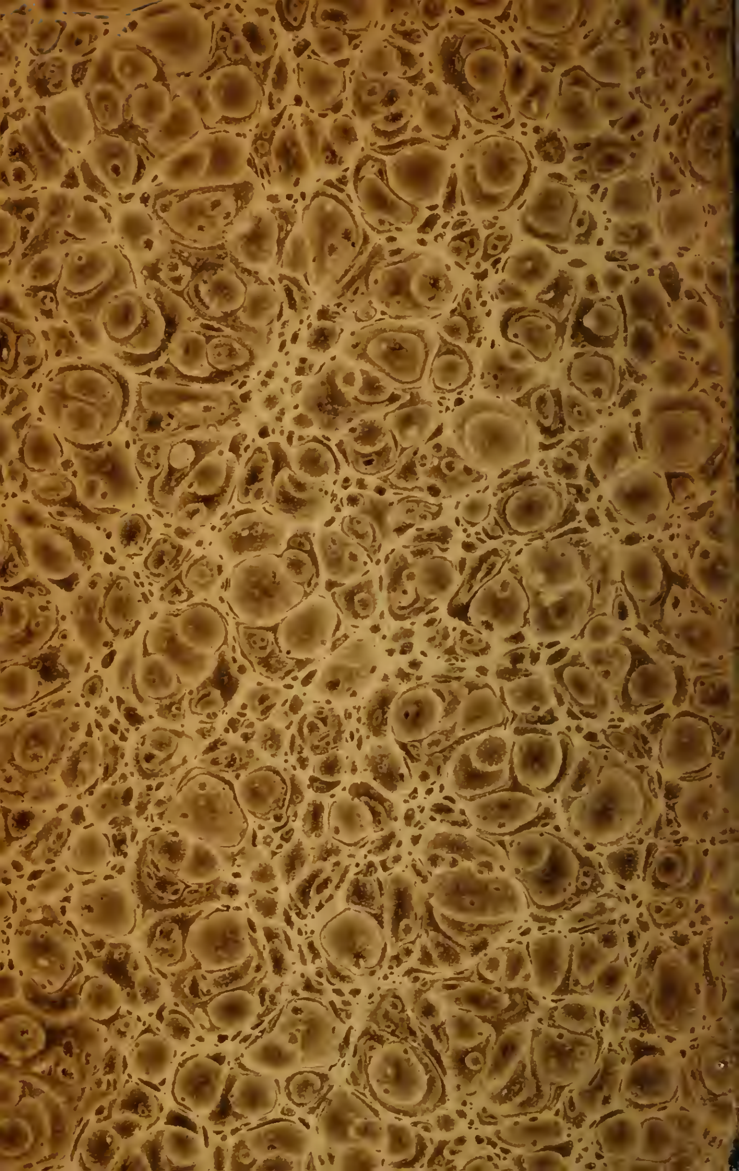




LE
NOUVEAU CAVEAU.

DE L'IMPRIMERIE DE Et. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N°. 12.

LA DÉNICHEUSE D'ŒUFS.

P. 116.



Ah! Monsieur prenez bien garde de ne rien casser là.

LE NOUVEAU CAVEAU

(pour 1822.) [Vol. 4]

Faisant suite au Caveau Moderne.

CHOIX DE CHANSONS INÉDITES

des Membres du Caveau Moderne et des Soupers de Momus.

Publiée par M. OURRY, [E. T. Maurice (d]

Membre de ces deux Sociétés.



P. 120.

A PARIS,

chez Alexis Eymery, Libraire, Rue Mazarine N.° 30

Delaunay, au Palais Royal.

(1822)

DEUX MOTS DE PRÉFACE.

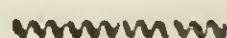
Voici la quatrième année d'un Recueil adopté par le Public, comme le véritable héritier de cet *ancien Caveau* où retentissaient les saillies des Piron, des Collé, des Laujon, etc., et de ce *Caveau moderne*, qui, pendant douze années, soutint, au Rocher de Cancale, la gloire de la Chanson.

Le *Nouveau Caveau* prouve tous les ans que, dans ce genre vraiment national, les Muses et la gaieté françaises sont inépuisables. Près des noms des *Chansonniers classiques*, tels que ceux des Désaugiers, des Béranger, des Piis, des Armand Gouffé, etc. déjà les amis de

la Chanson en ont remarqué plusieurs autres dont les productions enrichissent aussi tous les ans notre *Caveau*, et chaque année d'heureux débuts de chansonniers nouveaux prouvent que le feu sacré est bien loin de s'éteindre.

Le *Nouveau Caveau* continuera de paraître tous les ans, du 1er au 15 novembre. Les chansons que l'on désire y faire insérer doivent être adressées avant le 1er octobre, franches de port, et sur des feuilles séparées, à l'éditeur, M. Ourry, homme de lettres, rue de la Monnaie, nº. 11, à Paris.

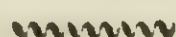
Le grand nombre de pièces que l'éditeur a reçues l'a obligé d'en réserver quelques-unes pour le prochain volume.



LE NOUVEAU CAVEAU.

LE SOLITAIRE,

POT-POURRI. (1)



Air : *Du curé de Pomponne.*

Ma femm' qu'est enceinte d'queuq's mois
M' dit : « Il m'prend eun' *envie :*
»Au lieu d'aller bâiller aux bois,
»J' veux voir eun' comédie.»
V'là qu'all' débauche son voisin;
V'là qu' jengag' ma commère.
J' n'invitons pas en vain,
Et j' somm's vingt
Pour voir le *Solitaire.*

Air : *Du haut en bas.*

Gnia du plaisir
Quand on s' foule et qu'on s' serre l' ventre.

(1) D'après le mélodrame de la porte St. Martin.

Gnia du plaisir
Quand aux coups d' poings on veut en v'nir :
Si l'on s'boxe j' suis dans mon centre;
Mais à son aise si l'on entre ,
Gnia pas d' plaisir.

Air : *Au clair de la lune.*

V'là la pièc' qui c'mence :
J' vois des paysans
Qu' écout' la romance
Qu' chante un d'leux enfans;
La musique est bonne ,
Son chant nous ravit ;
Tout bas , chaqu' personne
D'mande c' qu'il a dit.

Air : *Une fille est un oiseau.*

C'tapendant, moi qu'a bon né
En fait d'intrigu' dramatique ,
C' que disait l' chanteux d' la clique
Aussitôt je l'ai d'viné.
Il paraît que c' Solitaire,
Dont l'histoire est un mystère ,
Sans patente, sur la terre,
S' plaisait à faire du mal ,
Et qu' c'était au Mont-Sauvage
Que c' t'homm' qui vivait en sage
Chaq' jour f'sait du bacchanal.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

V'là l' bon pasteur de céans
Qu'amène Elodie ,
Qui leur dit comm' ça : « J'attends
»De la compagnie ;
»Allez voir s'ils viennent ,
»Gens ,
»Allez voir s'ils viennent. »

Air : *Nous nous marîrons dimanche.*

«Ecout', mon enfant,
Dit le révérend
A la gentill' demoiselle,
»Ta tante , aujourd'hui,
»Vient dans c' pays-ci ,
»Et j' te r'mets sous sa tutelle.
»J' sis affligé
»D'être obligé,
»Ma chère,
»De t' planter là
»Tout d' suit' comm' ça;
»Mais qu' faire ?
»Le jour qu'il mourut
»Ton oncle l' voulut.
»N' faut pas soul'ver sa poussière,

Air : *Vive une femme de tête.*

»C' n'est pas tout,reprend l' saint-homme;
»On veut qu' t'épouses Palzo :
»C'est un malin qu'on renomme,
»Qu'à d' la fortune à gogo.
»En veux-tu ? — « Nenni , mon père ;
»Je déteste les grandeurs :
»A la cour qu'irais-je faire ?
»Je crains trop les enjôleurs.
»A mon pèr' tout près du trône
»Un jour on coupa l' sifflet :
»Ah ! qu'ils gardent leur couronne ,
»Je garderai mon bonnet.
— « J'approuve ton goût, ma chère ;
»Mais l' comte de Norindall
»Dit qu' tu f'rais ben son affaire ,
»Et qu' ta main n' lui f'rait pas d' mal.
— « J' crois ben qu' c'est un bon apôtre.
»Mais, mon pèr' , j' vous l' dis tout net,
»Je ne veux ni d' l'un , ni d' l'autre ,
»Mon choix sera plutôt fait.
— « Eh ben , dit l' vieillard , je sommes
»De ton avis d' mieux en mieux :
»Eun' fill' qui n'aim' pas les hommes
»Est un phénix à mes yeux.

Air : *Le saint craignant de pécher.*

»Pourtant, j' crois qu' tout's ces façons
»Ne sont qu' pour la frime.
»Sois sincère : allons, voyons,
»Dis-moi c' qui t'anime.
— «J' vois qu'on n' peut rien vous cacher;
»Mais n'allez pas vous fâcher:
»J'aime l' so, so, so,
»J'aime l' li, li, li,
»J'aime l' so, j'aime l' li,
»J'aime l' Solitaire :
»V'là l' nœud de l'affaire.»

Air : *De la fricassée.*

— « Ciel ! l'ai-je bien entendu !
»Vous aimez cet iuconnu !
»C'est un homme sans vertu,
»Un malotru,
»Qui va vêtu
»Comme un ustuberlu.

— « Mon père, ne vous fâchez plus ;
»Je vous assure
»Que je resterai pure;
»Mon père, ne vous fâchez plus,
»Du fond d' mon cœur l' Solitaire est exclus.

— « C'est un fort joli garçon;
»Mais c'est un fier vagabond.
»Vous l'avez aimé tout d' bon :
»Mais non,
»Ça n'a pas d' nom ;
»Foin de cette union!

— «Mon père, ne vous fâchez plus;
»Je vous assure
»Que je resterai pure.
»Mon père, ne vous fâchez plus,
»Du fond de mon cœur l' Solitaire est exclus.»

Air : *Ça n' dur'ra pas toujours.*

— «Je r'tourne au monastère
»Administrer des s'cours :
»Vous, fuyez l' Solitaire;
»Car, s'il vient tous les jours
»Vous parler d' ses amours,
»Vous t'nir de biaux discours,
»Et fair' patte d' velours,
»Ça n' dur'ra pas toujours.»

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Me v'là seul', dit la pauvrette
Dont l' cœur est navré d' chagrin,
Et j' sens ben qu' mon amourette
N'est pas encore à sa fin.

N' plus parler au Solitaire,
A son aspect me r'tirer,
Ah ! quoi qu'en dise l' cher père,
C'est ben dur à digérer.

Air : *Du pas redoublé.*

A peine est-elle au dernier mot
Que l' Solitair' l'appelle,
Et que chacun voit aussitôt
Tomber queuqu' chos' près d'elle.
C'est des tablett's qui parl' pour lui,
Qui dis' peut-être : j' t'aime :
Pus d'un amoureux d'aujourd'hui
S'rait v'nu l' dire lui-même.

Air : *Vaudeville des Landes.*

Cet écrit était pour elle
Joliment satisfaisant ;
Car il instruisait la belle
D' l'avenir et du présent.
All' veut voir l' propriétaire
Des tablett's qu'on lui jeta ;
All' veut voir le Solitaire.
Mais quand all' va voir tout ça.....
Alte là ! (*bis*)
L' comte d' Norindall est là.

Air : *Le port Mahon est pris.*

— « Avant qu' du monastère
»Mes pas,
»Hélas !
»Quitt' la port' cochère,
»J' viens voir c' qu'y faut qu' j'espère:
»Parlez, belle aux yeux doux,
»M'aimez-vous ? » (*ter.*)

— « J' vous trouve ben plaisant
»D' v'nir faire l' complaisant
»Quand eun' autr' parsonnière (1)
»Dans votre cœur a pris place entière,
»Et qu' vous d'vez satisfaire
»Aux d'voirs sacrés et doux
»D'un époux. » (*ter.*)

— « Ben loin de m'engager,
»J'ai prévu le danger :
»Mon cœur n'est à personne ;
»Disposez-en, c'est moi qui vous l' donne ;
»Mais, charmante personne,
»Payez-moi de retour,
»Sans détour. (*ter.*)

---

(1) Echert de Norindall devait épouser la sœur du duc de Lorraine ; Elodie en avait eté instruite par les tablettes.

»Quoi ? sur le point d' partir,
»J' n'aurai pas un soupir,
»Pas un mot qui m' console ?
»Votre froideur ,
»D'honneur !
»Me désole.
»V'là ma dernièr' parole :
»Recevez en ces lieux
»Mes adieux ». (*ter.*)

Air : *Vive la Litographie.*

J'entends des cris d'allégresse.
V'là l' cortég' qu'avance au pas :
J' vois Palzo , j' vois la comtesse ,
J' vois des filles , des soldats.
Elodie est triste , hélas !
Le r'ligieux lui dit tout bas :
Du courage , tiens-toi bien ;
J' te réponds qu'on n' te f'ra rien.
On r'nouvelle connaissance ,
On se fait des complimens ;
Mais chacun sait c' qu'il en pense ,
Et médite son coup d' temps.
Palzo , qui fait l' joli cœur ,
Contr' Norindall prend d' l'humeur ;
Il lui fait z'un froid accueil

Et n' le r'gard' pas d'un bon œil (1).
C' dernier tir' sa révérence.
On dit qu' c'est un insensé;
Mais j' crains ben queuqu' manigance,
Car l' pauv' jeune homme est vexé.

Air : *De la Croisée.*

La comtesse dit : «Mes enfans ,
»J' veux qu' pour vous c' beau jour soit eun'
fête ,
»Et qu' les jeux , les ris et les chants
»Escortent l'hymen qui s'apprête.
»Vous rendre heureux est mon désir ,
»J' travaill' sans cesse à l' satisfaire.
»Pour fair' nos farces à loisir.....
»Rentrons au Monastère.»

Air : *La plus belle promenade.*

On veut em'ner Elodie ;
Mais d' filer all' se défend ,
Sous l' prétext' qu'il faut qu'all' prie
Sur la tombe de son parent.
L's'autr', loin de s' méfier d'elle ,
Comm' des s'rins donn' dans l' *godan* ;
Au lieu d'un mort, la donzelle
Espérait voir un vivant.

---

(1) L'acteur qui remplit le rôle de Palzo a la vue dérangée.

Air: *Tarare pompon.*

All' s'approch' du tombeau ,
Et dit, dans sa prière :
Mon oncl' , sauvez ma peau
D' queuqu' accident nouveau.
Ma tante est eun' commère
Qui n'est pas trop bonn' là.....
Que vois-je ?.... l' Solitaire !....
Le v'là !

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Enfin j' voyons c't homme extraordinaire
V'nir en sournois nous conter son malheur.
Qu'il parl' d'amour,ou qu'il peign' sa misère,
C'est d'une voix à fair' mourir de peur (*b.*) (1)
Il veut em'ner la belle au Mont-Sauvage ;
Mais,quoiqu'all' l'aime,all' répond: «Nenni-dà !
(*bis*).
»Je n' vous suivrai qu'après le mariage :
»J' veux conserver mon honneur jusque-là.»

Même air.

— «Pardon , excuse , j' vois que j' vous offense;
»J' vas dans mon trou soupirer et gémir ;

(1) Tout le monde connaît l'accent mâle et énergique dont M. Philippe ne s'écarte pas.

»Mais si du moins vous m' chassez d' vot' présence ,
»Retenez-moi dans votre souvenir. (*bis.*)
»Et si bientôt quelque complot infâme
»V'nait à s' tramer contr' vot' cœur innocent ,
»Pour que j' vous s'coure ayez soin d' mett', madame ,
»Un bout d' chandell' dans l' fanal du couvent.»

Air : *J' tapp' partout, j' connais rien.*

Mais n' v'là-t-il pas le temps à l'orage,
Et Norindall qui, tout douc'ment ,
Vient, avant de s' mettre en voyage ,
D' la belle fair' l'enlèvement.
All' s'arrête ;
Il s'apprète
A mettre son projet à fin.
All' s'échappe;
Il l'attrape :
Mais v'là l' Solitaire, enfin ,
Qui , d'une main hardie
Pour défendre Élodie ,
Tapp' partout, n' connaît rien,
Comme un faubourien.

Air : *Vous voyez bien ce bouquet-là.*

L' monde qu'accourt d'mand' c' que c'est qu' ça ?
«Messieurs, c'est l' Solitaire.»
—»Qui donc a tué ces homm's-là ?»
—»Messieurs, c'est l' Solitaire.»
—»Qu'est c' qu'à sauvé c'te chère enfant ?
—»Ma tant', c'est l' Solitaire.
—»Puis empêché qu'on n' la?...—Vraiment,
»Ma tant', c'est l' Solitaire.»

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

«Anselm', dit l' Solitaire au vieillard,
»Tu vois qu' tu n'es qu'eun' bête ;
»Tu m'accusais ; c'pendant, par hasard,
»J' viens de m' montrer honnête.
»N' faut pas juger sans réflexion
»Les humains avant qu'on les connaisse :
»L' prêt' qui n' donn' pas l'absolution
»N'a personne à confesse.»

Air : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Queu conp fatal,
Pour Norindall !
Ca r'tard'ra son voyage,
L' Solitair' qui

S' trouv' son ami
L'attend au Mont-Sauvage.

Air : *Souvenez-vous-en.*

L' second act' commence enfin.
J' vois la duègne et l' capucin
Qui s'en vienn', comm' deux sournois,
Médir' d' leux bourgeois. (*bis.*)
Ils ont un colloque entr' eux
Que j' vas vous conter d' mon mieux.

«Mon pèr' j' ons besoin d' secours;
»J' ons entendu leux discours :
»Élodie est en danger :
»C'est à nous d' songer
»A la soulager.
»L' princ' contr'elle est en fureur,
»Parc' qu'alle a r'buté son cœur.

»Quant à vous, mon révérend,
»Ma foi, je n' vous vois pas blanc :
»Contr' vous Palzo garde eun' dent,
»Parce qu'il prétend
»Qu'à la belle enfant
»Vous répétez chaque jour,
»Qu'y n' faut pas qu'all' fass' l'amour.

Air : *De Marianne.*

»Je n' somm' pas au bout d' not' misère,
»J' crais qu' j'allons avoir un beau train.
»D' Palzo j'ai pénétré l' mystère :
»Y veut détrôner l' souverain.
»Nos galeries
»Ne sont remplies
»Que de fusils
»Qu'en faisceaux on a mis ;
»Et nos chambrettes
»Si joliettes
»Servent d' bivouac ,
»Sent' la pipe et l' tabac.
»Au rez-d' chaussée , à la mansarde
»Tout est pris par son régiment :
»Si ben qu' not' couvent , en c' moment,
»A l'air d'un corps de garde.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

»Mais Palzo vient, retirez-vous ;
»Y va vous bailler des reproches ,
»Mon père, évitez son courroux.»
— «J' suis loin de r'douter ses approches.
«M' croyez-vous donc assez poltron
»Pour fuir l'homm' puissant qui m'accoste?
»Ma sœur , quoique j' sois un barbon ,
»Je suis encor solide au poste. »

Air : *Si le roi m'avait donné.*

—«C'est donc toi, vilain pékin,
»Dont la perfidie
»M'empêche d'avoir la main
»D'mam'z'ell' Élodie ?
»Réponds-moi sans barguigner,
»Où j' m'en vas t' faire échigner
»Sans cérémonie,
»O gué !
»Sans cérémonie.»

Air : *A la façon de Barbari.*

— «On m'accuse sans fondement,
» Et j'ignore c' qu'on m' chante.
»J' n'ai pas parlé d' vous tant seul'ment
»A la pauvre innocente :
»Frappez ! la croix m' sert de plastron,
»La fari don dain', la fari don don,
»Si vous m' tuez vous s'rez puni,
»Biribi,
»A la façon de Lucifer,
»En enfer. »

Air : *Bien des gens ont fait des voyages*, (de Gulliver.)

—»Rends grâce à c' sacré caractère
»Que je n'ose pas violer,
»C'est lui seul qui r'tient ma colère ;
»Mais quoiqu' ça j' peux ben t' faire aller.
»Soldats, sans tambour ni trompette,
Dit-il à quatre vétérans,
»Dehors qu'à l'instant on m' l' mette,
»Puisqu'il voulait me mettre d'dans.»

Air : *Bonjour, mon ami Vincent.*

La mauvais' comtess' qui vient,
Dit : «Qu'est c' qu'a vot' seigneurie ?»
— «C' maudit vieillard me soutient
»Qu'il n' conseille pas Élodie.
— »Ah ! qu'il la conseille ou n' la conseill' pas,
»D' bonn' grâce ou d' forc', vous aurez ses appas ;
»Car pour bien trahir vot' patrie,
»Son nom, son crédit, sa main et son bien,
»Ça vous irait bien. (*bis.*)
»Mais l' guignon, hélas !
»C'est qu' ça n' lui va pas.»

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

A ces mots, Élodie
Vient s' plaindre avec humeur
De c' que l'on congédie
Son brave confesseur.
—«Ah ! si j'avais prévu
»Votre chagrin extrême ,
»Dit Palzo , j' l'aurais retenu :
»J'ordonn'rai qu'il vous soit rendu ;
»Mais rendez-vous vous-même.»

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

La jeun' fille ne répond rien,
Et l' prince dit à la comtesse :
«J' sors.... et je crois qu' vous feriez bien
»D' l'y r'parler encor d' ma tendresse.
»Ah ! dites-lui qu'avec ma foi
»J' peux la coiffer d'un diadème;
»Enfin , si vous parlez pour moi ,
»Vous en direz plus (*ter*) que moi-même.»

Air : *Tivoli que partout on vante*

—«Elodie ,
»Ma chère amie ,
»Epous' le , c'est moi qui t'en prie ;
»Tu feras l' bonheur de ma vie ,

Si tu veux
Souscrire à mes vœux.

»J' sis ben loin d' vouloir te contraindre,
»J' sais c' qu'il en faut craindre
»Et qu'on est à plaindre
»Quand on en vient là;
»Mais c' t'hymen s'apprête,
»J' l'ai mis dans ma tête;
»Je l' veux, et ça s' f'ra.
»Elodie, etc.

»Ton futur, qu'est l' plus honnête homme
»De Paris à Rome,
»Sans craindr' qu'on l'assomme,
»Conspir' contr' son roi;
»Et tout l' mal qu'il s' donne
»Pour prendr' la couronne,
»C' n'est vraiment qu' pour toi.
» Elodie, etc.

»Pour occuper l' trôn' de Lorraine,
»Pour êtr' souveraine,
»Tu peux ben, sans peine,
»L'aimer un p'tit brin;
»Il a l'âme belle,
»Il te s'ra fidèle.....
—»Comme à son souv'rain.
—»Elodie, etc.»

Air : *J'ons un curé patriote.*

—«Dans Palzo rien ne me tente,
»Il n' peut pas fair' mon bonheur;
»Et j' n'épouserai, ma tante,
»Jamais un usurpateur :
»D'ailleurs, j' n'aim' pas un amant
»Qui vous mène l' sentiment
»Rantanplan (*ter.*)
»Tambour battant. (*ter.*)

—«Quoi? vous me r'fusez encore,
«Et vous bravez mon courroux!
»Ma nièc', vous èt's eun' pécore :
»C' soir Palzo s'ra votre époux.
»Décidez-vous promptement,
»Ou j' vous mèn' sans ménag'ment
»Rantanplan (*ter.*)
»Tambour battant. (*ter.*)

Air : *Du Vaudeville des Deux Edmond.*

«—Ma tante est eun' fière enjòleuse:
»Mon dieu! que je suis malheureuse!
»Au lieu d' chercher à m' consoler,
»On m' fait aller. (*bis.*)
»Mais j' peux lui rendre la pareille,
»Et lui mettr' la puce à l'oreille;

»Puisqu'all' veut me faire du mal,
»Mettons l' feu dans l' fanal.» (*bis.*)

Air : *Des Trembleurs.*

All' n'est plus découragée ;
Alle espère être vengée :
All' court comme eune enragée,
Et r'vient, l' cœur moins alarmé.
Il sembl' qu'ell' n' soit plus à plaindre,
Qu'elle n'ait plus rien à craindre,
Et qu' son mal c'mence à s'éteindre
Quand l' fanal est allumé.

C' tapendant j'ai peur, dit-elle,
Qu' celui qu'à mon s'cours j'appelle
N'aperçoiv' pas ma chandelle,
Et m' laisse le bec dans l'eau.
All' jugeait mal son affaire.
On ouvre eun' porte d' derrière,
Et j' voyons le Solitaire. . . .
Ah! mon Dieu! qu'il est donc beau! (1)

Air : *Me voilà, me voilà.*

«Me voilà, (*bis.*)
»Tout à votre service.

(1) Le Solitaire a changé de costume et paraît en cotte de mailles d'or.

»J' sis bon là,
»Me voilà, me voilà, me voilà.»

—«Vous savez que d' ma main
»On va faire soudain
»L' malheureux sacrifice;
»Et, sans d'mander c' que j' veux,
»Je n' veux pas d' l'amoureux
»Qui m' courtise en ces lieux.»

— «M'y voilà, (*bis.*)
»J' sis tout à vot' service.
»Me voilà:
»Ça manqu'ra.
»Pour tout ça
»Me voilà;
»J' sis bon là.

Air: *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

»Palzo va poser sur vot' tête
»L' bouquet virginal,
»Qui n' vous ira pas mal.
»Sans grimace assistez au bal;
»Trémoussez-vous,
»Amusez-vous.
»J' mettrai l' troubl' là d'dans
»Par un coup d' temps
»Qui n' s'ra pas bête;
»J'aurai si biau jeu
«Qu' vos parens n'y verront qu' du feu.»

Air : *De la pipe de tabac.*

L'Solitair' prend l'chemin d'la porte.
«Quoi ! dit-ell', vous m'quittez déjà ?....
—»Mad'moiselle, il faut ben que j'sorte ,
»Ça n' m'avancerait pas d' rester là. (*bis.*)
»Quand d'plaisir et d'amour j' m'enivre,
»J'veux vous enl'ver, vous m'dites : pas d'ça!
»Puisque vous n'voulez jamais m'suivre,
»J'sis ben forcé d'vous laisser là. (*bis.*)

Air : *De la sentinelle.*

«Pourtant, qu'il dit , avec un noble élan ,
»Faut qu'ça finiss' d'eun' manière ou d'eun' autre;
»Jurez, mam'zell', sur l'tombeau d'vot' maman,
»Qu'en fait d'mari, l'Solitair' sera l'vôtre;
»Moi, j'jurerai d'être si bon époux,
»Qu'on n'en aura jamais vu de ma sorte;
»J's'rai confiant, docile et doux,
»Et si j'en aime eun' autre qu' vous ,
»J'veux ben que le diable m'emporte.»

Air : *Décacheter sur la porte.*

Ils jur' tous deux en personne ;
Mais, tout à coup , la cloch' sonne :
L'un fuit comme un voleur ,
Et l'autr' , qu'est à moitié morte d'peur ,

S'sauv' ben vit' dans la coulisse
Pour respirer d' l'eau d' mélisse.

Air : *Tontaine, ton ton.*

L' théâtr' change, j' vois l' Pic terrible
Qu'est z'haut comme la butt' St.-Chaumont,
Ton ton (*bis.*) tontaine ton ton.
On m' dit qu'il est inaccessible :
Qu'on m' donn' queuqu' sous et j' prouv'rai qu'non,
Ton ton tontaine ton ton.

J' vois les soldats sur le *qui vive*,
Qui mont' la garde au pied du mont,
Ton ton (*bis.*) tontaine ton ton.
Vlà qu'ensuite la noce arrive,
Et Palzo, qui fait un sarmon,
Ton ton tontaine ton ton.

Air : *Vivandière du régiment.*

Il leur dit : « Braves montagnards,
»Tâchez d'faire merveille ;
»J'augmenterai vot' paye d' deux liards,
»Et vous boirez bouteille:
»Petite guerre et gros butin,
»Tin tin ;
»Petite guerre et gros butin,
»Soldats ! à d'main matin.

« Pour ma gloire et pour mon honneur,
»J'épouse c'te p'tit' fille,
»Qui saura doubler mon bonheur,
»Et tripler ma famille.
»J'sis la coqu'luche du destin,
»Tin tin;
»J'sis la coqu'luche du destin,
»Soldats! à d'main matin.»

Air: *Mad'moizell' voulez-vous danser.*

On s' dispose à tendre l' jarret;
En cadence,
L' bal commence.
L' mélodrame s'rait incomplet,
Si gn'avait point z'un ballet.
Qu'on m'dise à présent que la danse
Est un amus'ment sans décence,
Et qu'eun' danseus' montre..... quoi donc?
Moi, j'n'ai rien vu qu'un caleçon.
On s' dispose, etc.

Air: *De la Sabotière.*

Pan, pan,
V'là du tapage;
Pan, pan,
Des coups d'fusils:

Pan, pan,
V'là z'un carnage,
Pan, pan,
En v'là d'occis.

J'vois les danseux tout étourdis,
J'vois les soldats perdre la tête,
J'vois l'héroïn', qui n'est pas bête,
S'fourrer parmi les ennemis.

Pan, pan,
C'qui les défrise,
Pan, pan,
C'est un r'venant;
Pan, pan,
Qui vient en ch'mise,
Pan, pan,
Couverte d'sang.

Quand y voit qu'son triomphe est sûr,
Et qu'on lui cède la partie,
L'Solitaire enlève Élodie
Pour fair' la queue à son futur.

Pan, pan,
V'là dans l'parterre
Pan, pan,
Qu' c'est applaudi,

Pan, pan,
S'éveill' mon frère,
Pan, pan,
Qui claque aussi.

Air: *En quatre mots je vais vous conter ça.*

Au troisième act' faut faire attention;
Il ôte la confusion,
Et débrouill' l'action.
Puis, quand la pièce est nouvelle:
On y voit toujours eun' belle
Décoration,
Qui fait, avec notre admiration,
La réputation
D' l'administration;
A l'Opéra, pour damer l'pion,
Nos directeux ont l'fion.

Air: *Il était une fille.*

J' voyons le Mont-Sauvage,
Ousque notre héros
Avec sa bell' vient prendr' du r'pos.
«Allons, qu'il dit, courage,
»Encore un pas, t'y v'là;»
Mais all' n' l'y répond qu' ça:
— Ah! . . . . .

Air : *Le premier pas.*

All' n' parle pas!
Ciel! protége ma flamme,
Dit l'Solitaire, et rends-moi ses appas!
Est-il dindon, m' disais-je au fond de l'âme,
Moi, j' voudrais ben pouvoir dire d'ma femme :
All' n'parle pas. (*bis.*)

Air : *Allons, allons au bois.*

Enfin,
R'prenant l'grapin,
Sa bouche petit à petit
Sourit;
All' paraît,
En effet,
Trouver le séjour d'son amant
Charmant.
« J'veux ben d'vous
» Pour époux;
»Mais j'veux qu'vous m'disiez sans façon
»Vot' nom :
»Eun' fill' qu'a son papa,
» A
»L'droit de d'mander c'te chos'-là. »

Air : *Çà n' se peut pas.*

—«Ah ! qu'il lui dit, j'voudrais, ma chère,
»N'te répondie qu'en me nommant;
»Mais non, j'm'appelle l'Solitaire ;
»Qu'ça te suffis' pour le moment.
»J'peux m'mettre en quatre pour te plaire
»Et pour défendre tes appas;
»Mais te dire l'nom de mon père,
»Ça n'se peut pas.» (*bis.*)

Air : *De la treille de sincérité.*

— «Mosieux, j' nai plus rien à vous dire ;
»Puisque vous êt's récalcitrant,
»J'me r'tire
»Et j'vous lâche d'un cran.»

— «Ah! restez, ange tutélaire ;
»Car avec vous l'bonheur me fuit :
»Restez ; j'irai dire au saint père
»Qu'il vienn' vous voir dans mon réduit.
»J'ai des mœurs... c'est moi qui vous l' jure,
»N'craignez d'ma part aucun délit,
»Et r'posez-vous sur la verdure
»Du soin de m'fournir un autr' lit.

»Baillez-moi votre confiance,
»Daignez visiter mon taudion ;

»Vot' présence
»En chass'ra l'guignon. »

Air : *Sur l' port avec Manon l'aut' jour.*

V'là qu'all le fait comme il le dit,
Et l'fin matois s'en applaudit,
Aisément cela se peut croire.
Il entend du bruit dans l'lointain :
Oh ! oh ! dit-il, si queuqu' malin
Formait le projet
De m'souffler mon objet,
J' l'y cass'rais la gueule et la mâchoire.

Air: *Mon dieu, quel homm', quel petit homme.*

Norindall vient z'au rendez-vous,
Ah ! mon Dieu, comme
Il est bon homme !
Norindall vient z'au rendez-vous,
Et dit : « J'te cèd' mon droit d'époux.
»Tu m'arrêtas sur l'bord du trou;
»J'dois la vie
»A ta bonhomie ;
»Tu m'arrêtas sur l'bord du trou,
»Faut ben que j' te cède c' bijou. »

Air : *Ah que je sens d'impatience.*

— «J' vois ben qu' mon amitié t'est chère
»Mais, mon ami, je r'doute, hélas!
»Qu' mon nom de Charles l' Téméraire
»Ne r' jett' mon hymen à cent pas.
»All' croit comme l' vulgaire
»Que j'ai tué son père;
»Quand all' me connaîtra
»All' m' maudira. »
— «Eh ben, dit l'aut', change de rôle,
«Et prends-moi vite un autre nom. »
—«Moi, tromper c' tendron ?... »
—»MonDieu, pourquoi non ?...
»Si t'es scrupuleux
»Tu n' s'ras pas heureux;
»Si tu n' la tromp' pas
»Tu perds ses appas.
»Enjôle, (*bis.*)
»Ou tu la goberas. » (*ter.*)

Air : *C'est un sorcier.*

«J' vois ta félicité complète,
»Ajoute encor l' bon Norindall;
»D' Palzo j'ai coupé la musette,
»Il ne peut plus t' faire du mal

»L' vieillard et la sempiternelle
»Avec nous s'ront bientôt d'accord;
»Car d'abord
»Leur effort
»Aurait tort,
»Et puis la Comtesse rebelle,
»Tout exprès pour te fair' plaisir,
»Vient de mourir. (4 fois.)

Air : *Vaudeville des Amazones*:

—»Eh ben, répond le Solitaire,
»Puisque pour moi tout s'arrange aux oiseaux,
»Va ben vit' chercher le saint père,
»Tâch' de l' ram'ner en quatre sauts,
»Pour qu'il m' marie et termine mes maux.
»Ah! dis-lui ben que sa chère Élodie,
»Sur mes bamboch's a fermé ses deux yeux,
»Que c' n'est qu'à moi qu'all' veut qu'on la marie,
»Que j' suis enfin l' zeul objet de ses vœux;
»Fais-le trotter, mon ami, j' t'en supplie,
»Dût-il en courant se rompre le cou,
» L' sentiment (*bis*) avant tout. »

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Norindall prend la poudre d'escampette,
Et l' Solitair' va s' coucher sur un banc;

V'là qu'aussitôt j'entendons eun' sonnette,
Et j' voyons r'muer et du noir et du blanc.
C'était z'un song', qui d'abord magnifique,
Pour not' dormeur finit si tragiqu'ment,
Qu'on aurait dit qu'il avait la colique,
Tant l' pauvr' cher homme était en mouvement.

Air : *Sans être belle on est aimable.*

Il s' lève et s' met dans eun 'colère,
A faire trembler l' ciel et la terre.
Il se parle tout en dormant,
Et dit : « J' sis un fier garnement,
« J'ai traité l' prochain trop dur'ment. »
Tout juste au plus fort de sa crise,
Sa futur' sort de la maison.
Ah ! dam' la v'la fièr'ment surprise !
Il s' réveill', et d'un air capon :
J' vois, dit-il, qu' j'ons dit queuqu' bêtise,
J'en s'rai l' dindon. (*bis.*)
J'aurons dit ou fait queuqu' sottise
Envers c' tendron,
J'en s'rai l' dindon.

Air : *De la piété filiale.*

All' veut fuir c' malheureux amant ;
Mais Norindall vient par derrière,

Et lui dit : « N' vous en allez pas, ma chère ;
»Fait's-moi l' plaisir d' m'entendre un p'tit moment.
»Charle a vingt fois frisé la corde,
»Et mérité p't'êtr' ben pis qu' ça.
»Pardonnez-lui toutes ces charges là,
»A tout péché miséricorde. (*bis.*)

Air : *Vaudeville de Partie carrée.*

«D'ailleurs, mam'zell', moi qui m' piqu' d'êt' sincère,
»Si vous l' voulez, j' vous jur'rai sur l'honneur,
»Que c'est à tort qu'on dit que l' Solitaire
»De vos beaux jours a massacré l'auteur.
»Il fut cruel, injuste et sanguinaire
»Mais bon dans l' fond ; et je soupçonne fort,
»Qu' si d'autr's que lui n'euss' pas tué vot' père,
»Ben sûr, il n'srait pas mort. »

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

La belle est indécise :
Mais v'là que l' religieux,
A sa grande surprise,
Vient couronner ses feux.
« J' crois que l' parti l' plus sage,
» Dit-il, est d' vous unir ;
» Des droits du mariage
» Tâchez de bien jouir :
» Ça fait (*bis*) toujours plaisir. »

Air : *Oui, c'en est fait, je me marie.*

« Ah ! c'en est fait, je me marie,
Dit l' Solitair' las d'êtr' garçon ;
» J' crois qu'ça s'ra la dernièr' folie
» Que je ferai dans ce canton. »

Il prend la main d' sa compagne,
Grimpe avec ell' la montagne.
L' Religieux les accompagne :
Enfin leurs malheurs vont finir.
Au pied d'eun' croix on s'arrête,
Faut qu'à genoux on se mette ;
Et l' père Anselm' qui s'apprête
Leur dit avant de les bénir :

« Oui, c'en est fait, je vous marie,
» Songez ben que c'est pour de bon.
» Mosieur l' futur, je vous en prie,
» Obligez-moi de m' dir' vot' nom. »

Air : *Du Vaudeville de Jean Monnet.*

J' vois pâlir sa noble trogne
A c'te diable d' question ;
Il lui faudrait d' l'eau d'Cologne
Pour calmer c't' émotion.
—« Dit' vot' nom,
» Oui z'ou non, »

Dit l' patron
Du monastère.
—» Eh ben, répond l' Solitaire,
» J' m'appell' Charles l' Bourguignon. »

Air : *Vive le vin de Ramponneau.*

—« Quoi! c'est Charle! ô comble d'horreurs!
Dit l' bon père,
En colère,
» Tu fus la caus' d'un tas d' malheurs;
» Pour venger l' pays et les mœurs,
» Meurs.

» O Dieu vengeur,
» Sur c' pécheur
» Répandez vot' fureur,
» Que rien ne vous retienne;
» J'tez vot' tonnerr' foudroyant
» Sur sa tête, à l'instant,
» Mais épargnez la mienne.

» Quoi! c'est Charle! etc. »

A ces mots
L' ciel et les eaux,
Les rochers en morceaux
Accablent l' Solitaire;

Les spectateurs, comm' des sots,
Approuv' par des bravos
La charité du père.
« Quoi ! c'est Charle ! etc.»

Air : *Vous reviendrez voir la fermière.*

Ah ! mon Dieu ! que c'est donc beau,
Et que c'te pièce offre d' morale !
L' traître est puni dans l' tableau,
Et j' perds ma montre dans la salle.
Je d' mande à chacun s'il l'a,
On m' tourne l' dos, on m' laiss' là ;
Pour m'empêcher de r'parler d' ça
Eun' foule d' gens avides
D' mand' l'auteur et les bouteill's vides. (*b.*)

Publié, d'après un manuscrit trouvé dans la rue Quincampoix,

par M. T. Thibaut.

LA GAUDRIOLE.

Air : *De la bonne aventure.*

MOMUS a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah ! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
Le ton m'affriole.
Minerve, dans mes chansons,
Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartufes, je tiens le goût
De la gaudriole,
O gué,
De la gaudriole.

Elle amusait, à dix ans,
Son maître d'école.

Des Cordeliers, gros plaisans,
Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant, elle contait
Une gaudriole,
O gué,
Une gaudriole.

C'était la régence alors;
Et, sans hyperbole,
Grâce aux plus droles de corps,
La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole,
O gué,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui;
Est-on moins frivole?
Trop de gloire nous a nui;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé,
Qui peut rendre la gaîté?
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole?
Passez les mots aux rieurs:
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.

M. de Béranger.

LA FEMME AÉRONAUTE.

Air: *Je loge au quatrième étage.*

Je suis la femme aéronaute,
Dont chacun parle avec transport;
Je n'ai pas besoin de pilote
Pour mener ma barque à bon port. (*bis.*)
Quand, par des manœuvres connues,
Bien des gens qu'on pourrait citer
Chez nous se font porter aux nues, } *bis.*
Moi-même je sais m'y porter.

Sans moi point de fête à la ville;
Aussi, dans la belle saison,

Beaujon m'enlève à Belleville,
Tivoli m'enlève à Beaujon.
Par calcul, délaissant la terre,
Dès qu'elle a payé mes talens,
J'élève au séjour du tonnerre
Mon courage... de mille francs.

Vous, qui préférez aux recettes
Les plaisirs de la vanité,
A ma place, jeunes coquettes,
Que votre orgueil serait flatté !
Quelles voluptés sans égales
De voir vos destins enviés,
Au-dessous de vous vos rivales,
Et tous les hommes à vos piés !

Malgré mon état, moins légère,
Je n'ai point cette ambition ;
Un seul amant pourrait me plaire,
Mais voici ma condition :
Sans cesse entrant dans ma nacelle,
Avec moi voguant de concert,
Il faut que, pour charmer sa belle,
Mon amant soit toujours en l'air.

Quelquefois, pas un seul nuage
Ne m'arrête dans mon chemin ;

Je n'en fais pas moins un voyage
Pour les journaux du lendemain.
Toujours quelqu'accident superbe
A pensé me mettre en défaut ;
C'est à peu près le vieux proverbe :
« A beau mentir qui vient de haut. »

Pourtant maint contre-temps funeste
Parfois nous attend près du sol :
Au sommet d'un arbre l'on reste ;
Quelque manant vous tire au vol ;
Dans l'onde on peut trouver sa tombe,
Mais, quant à ce péril nouveau,
Dans la rivière si l'on tombe,
Du moins l'on y tombe en bateau.

Quand plus d'une belle appréhende
Certains douaniers peu galans,
Je puis faire la contrebande
Et me moquer des surveillans.
D'Albion en quittant la plage,
Si j'emporte quelques atours,
C'est, lorsque dans l'air je voyage,
Que je ne crains pas les vautours.

Si, chez les hommes ou les femmes,
Je prenais quelque passager,

Qui de vous, messieurs et mesdames,
Ne voudrait ainsi voyager?
Nul de vous n'y serait novice :
Comme moi, ces dames souvent
Savent employer l'artifice,
Ces messieurs voir d'où vient le vent.

M. Ourry.

DEVISE DES FRANÇAIS.

Air : *Musique de Vaillant.*

Lorsqu'après tant de maux,
Après tant de souffrance,
Le Ciel rend à la France } *bis.*
Louis et le repos,
Est-il plus bel emploi,
Est-il devoir plus tendre
Que celui de défendre } *bis.*
Sa patrie et son Roi?

Nous respirons en paix;
Et le deuil de la guerre
Couvrait encor, naguère, } *bis.*
Nos fronts d'un voile épais.....

Qu'un si cruel effroi,
Qu'une aussi longue peine
Désormais nous apprenne } *bis.*
A garder notre Roi.

Français, vous dont l'amour,
Plus encor que les armes,
De ce soin plein de charmes } *bis.*
S'occupe nuit et jour,
Sur votre sainte foi
Notre bonheur se fonde.....
L'espoir, la paix du monde } *bis.*
Sont tout en notre Roi.

De nos antiques preux
Suivez, suivez l'exemple,
Que votre œil le contemple } *bis.*
Au séjour glorieux!
Sur leurs têtes pourquoi
Ces palmes immortelles?
C'est qu'à l'honneur fidèles } *bis.*
Ils sont morts pour leur Roi.

Vous brillerez encor
Pour ma belle patrie,
Jours de chevalerie, } *bis.*
Surnommés l'âge d'or,

Où, plein d'un doux émoi,
Plein d'une noble flamme,
On vivait pour sa dame, } *bis.*
On mourait pour son Roi.

Français, réunissons
Nos cœurs, nos mains, nos verres;
Confondons nos prières, } *bis.*
Confondons nos chansons;
Et buvez avec moi
Au terme de la guerre,
Au bonheur de la terre, } *bis.*
A la santé du Roi.

M. Désaugiers.

LA MORALE DE CONFUCIUS,

VAUDEVILLE CHINOIS.

Air : *Le myrte au front, le verre en main.*
(de M. de Piis);
ou *Gn'y a que Paris.*

FILS d'Epicure et de Momus,
Gardez-vous de me chercher noise ;
Si je rime Confucius
C'est qu'on fait tout à la Chinoise :
Qui va donc vous chanter ses lois?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Au sein de la prospérité,
Sans crime un ami nous néglige ;
Tombons-nous dans l'adversité,
A voler vers nous tout l'oblige :
Amis, qui vous dicte ces lois?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

De l'amour ainsi que du feu
Fuyez la flamme trop ardente ;

Ne vous en approchez qu'un peu ;
La chaleur n'est que bienfaisante :
Amans , qui vous dicte ces lois ?
C'est un Chinois , c'est un Chinois.

Que les talens et la douceur
Forment votre heureux caractère ;
Songez toujours que la pudeur
Est le plus sûr moyen de plaire :
Belles, qui vous dicte ces lois ?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Voulez-vous que votre lien
Ne vous offre que jouissance ,
Dans le ménage songez bien
A garder la toute-puissance :
Maris, qui vous dicte ces lois ?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

S'élève-t-il quelque débat ,
N'opposez que votre tendresse ;
Pour triompher dans ce combat ,
Prenez pour arme une caresse :
Femmes, qui vous dicte ces lois ?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Vous , l'honneur de votre pays
Par vos talens , votre génie ,

La vanité vous rend petits;
Soyez grands par la modestie :
Savans, qui vous dicte ces lois?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Pour peser les droits des humains,
Lorsque vous tenez la balance,
Devant Plutus fermez les mains;
A l'Amour imposez silence :
Juges, qui vous dicte ses lois?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Modère ta bouillante ardeur
Et mérite une double gloire;
Sois terrible au champ de l'honneur,
Généreux après la victoire :
Guerrier, qui te dicte ces lois?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

De l'honneur surpris en défaut
N'offrez pas l'image importune;
Prenez quarante ans s'il le faut
Pour arrondir votre fortune :
Marchands, qui vous dicte ces lois?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Dans vos palais, dans vos châteaux
N'oubliez pas cette maxime :

Le vent courbe les arbrisseaux,
Mais du cèdre il abat la cime :
Puissans, qui vous dicte ces lois ?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

Trop peu certains de nous guérir,
Sauvez-nous du moins la torture ;
Sans vous nous savons bien mourir
Quand vient l'ordre de la nature :
Docteurs, qui vous dicte ces lois ?
C'est un Chinois, c'est un Chinois.

M. J. A. Jacquelin.

JE SUIS CONTENT D'ÊTRE AU MONDE.

Air : *De Marianne.*

Combien de gens, sur cette terre,
Se plaignent sans savoir pourquoi !
S'ils avaient l'esprit de s'y plaire,
Ils s'raient tous heureux comme moi :
Gai, bien portant,
Toujours chantant,
C'est le moyen d'être toujours content ;

Sachant jouir
Et du plaisir,
Et des beaux jours que l' ciel veut bien m'offrir,
J'amais je n' pleur', jamais je n' gronde :
Je n' connais qu' Bacchus et l'Amour;
Et d' puis la nuit où j'vins au jour
J'suis content d'être au monde.

Sous les lambris de la richesse
Vainement on cherche l' bonheur;
La gloir', la fortun', la noblesse,
Tout ça n'est qu'un songe trompeur.
Je n' suis rien, moi,
Mais l' sort d'un roi
Me tente peu, je vous l' jur' sur ma foi;
Et sans un sou,
J' ris comme un fou,
Comm' si j'avais le Mexique et l' Pérou.
Celui que la fortun' seconde
Redoute sa légèreté :
Moi qui n' crains pas d'en êt' quitté,
J' suis content d'être au monde.

De telle façon qu'on s'arrange
J' sais qu' l'appétit nous fait la loi,
Qu'à certaine heure il faut qu'on mange,
Et qu'on n'a pas toujours de quoi..

Mais moi, dans c' cas,
Je vais d'un pas
Chez mon voisin, à l'heur' de son repas :
« — Bonjour, ami !
» — Quoi ! te voici !...
» Là... près de nous, place-toi donc ici. »
Je m'installe à sa table ronde ;
Et je dis quand je n'ai plus faim :
Je puis attendre au lendemain,
J' suis content d'être au monde.

Songeant moins à la chos' publique,
Et davantage à mes plaisirs,
Je plains ceux qui d' la politique
Occup' tristement leurs loisirs ;
Pour quelques mots
Les tribunaux
Vont épuiser contre eux leurs arsenaux ;
Au lieu d' pamphlets,
J' fais des couplets :
Jamais chanson n'a subi de procès.
Aussi ma joyeuse faconde
Brave le procureur du Roi,
Et du moins je chante chez moi :
J' suis content d'être au monde !

Dieu merci ! nulle maladie
N'empêche mon corps d'être sain ;
Dieu merci ! je n'ai de ma vie
Réclamé l'art du médecin.
Mais, par malheur,
Si quelqu' douleur
Venait un jour fair' la guerre à mon cœur,
Sans rien m'offrir,
Qu'on m' laisse souffrir :
Le mal vient seul : tout seul il peut partir.....
Malgré la science profonde,
Si je crains tant la faculté,
Mes amis, c'est qu'en vérité
J' suis content d'être au monde !

M. Combes jeune.

LE MAGNÉTISME.

Air : *Vaudeville de Haine aux femmes.*

Le Magnétisme est, sans mentir,
Un art savant auprès des belles ;
Il apaise les plus rebelles,
Et favorise le plaisir :

Rien ne résiste à sa puissance;
Il trompe maris, vieux barbons,
Et sait endormir la prudence,
De peur d'éveiller les soupçons. (*bis.*)

Grâce à nos fameux endormeurs,
Morphée a perdu sa puissance;
Le Magnétisme usurpe, en France,
Et ses pavots, et ses honneurs.
Ce talent peut faire merveille;
D'un amant il change le sort,
Et le dieu d'amour se réveille,
Tandis que la vertu s'endort... (*bis.*)

Amour, dans l'espoir d'un baiser,
En riant, presse maint corsage,
Et pour endormir la plus sage,
Il sait fort bien magnétiser!
Il berce fillette jolie,
A qui le plaisir dit tout bas:
« Reveillez-vous belle endormie,
» Fermez les yeux, ne dormez pas. » (*bis.*)

Le Magnétisme, pour dormir,
Est-il chose bien nécessaire?
Maint auteur endort le parterre,
Amour s'endort par le plaisir;

Le franc buveur dort sous la treille ;
Les paresseux dorment partout.... ;
Et si la critique s'éveille ,
Mes vers feront dormir debout. (*bis.*)

M. Frédéric de Courcy.

LE MARI, LA FEMME ET L'ENFANT.

ANCIENNE BALLADE.

Air : *Qui frappe... qui frappe.* (Ronde des nourrices.)

LA FEMME.

O Ciel ! quel parti prendre !
Jean ne veut pas sortir :
Colin qui va m'attendre
Comment le prévenir !

LE MARI, (*qui est dans son lit et qui dort déjà à moitié.*)

« Ma femme !... Minuit !
» Vas donc dans ton lit !

LA FEMME.

* Je berce le petit,
» Mon ami! » (*)

LA FEMME (*s'approchant de la porte et chantant à haute voix.*)

Qui frappe?.. Il faut vous taire.
Monsieur est au logis;
Il n'est pas à sa terre,
Comme il l'avait promis.

LE MARI (*un peu de mauvaise humeur, mais sans ouvrir les yeux.*)

Qu'as-tu donc, Lucy,
Pour chanter ainsi?

LA FEMME.

J'endors le petit,
Mon ami!

(*) On a conservé le refrain et la rime de la chanson originale.

LA FEMME (*regardant vers la croisée*).

Grands Dieux! par la fenêtre
Entrer ainsi chez nous!
Gardez-vous de paraître,
Ou craignez mon courroux!

LE MARI (*d'un air de bonté*).

Pourquoi donc, Lucy,
Te fâcher ainsi?

LA FEMME.

Je gronde le petit,
Mon ami!

LA FEMME (*se trouvant dans une obscurité complète, bas à Colin*).

Quoi! vous venez d'éteindre
Cette lampe de nuit!
Vous osez sans rien craindre
Vous glisser vers mon lit!...

LE MARI (*se retournant de l'autre côté*).

Ne peux-tu, Lucy,
Faire moins de bruit?

LA FEMME.

Je couche le petit,
Mon ami!

LA FEMME.

Ah! de grâce!... de grâce,
Colin, n'approchez pas!
Je défends qu'on m'embrasse....
Du moins, monsieur, plus bas!

(*On entend le bruit d'un baiser.*)

LE MARI (*sa tête sous la couverture*).

Qu'est-ce donc, Lucy,
Que j'entends d'ici?

LA FEMME.

Je baise le petit,
Mon ami!

LA FEMME (*parlant tout haut*).

Monsieur, dormez paisible,
Soyez sage et gentil;
Tâchez, s'il est possible,
De faire bonne nuit!
(*On entend...*)

LE MARI (*arrangeant sur sa tête son bonnet de nuit*).

Entends-tu, Lucy,
Quel singulier bruit!

LA FEMME.

J'en... dors.. le petit...

(*avec beaucoup d'expression, mais sans s'adresser à son mari.*)

Mon ami!!!....
J'endors... le petit..

M. Eugène Scribe.

LA DILIGENCE.

Couplets faits dans la diligence de Rouen.

Air *des Fleurettes*.

Dans son humeur légère,
Maint chansonnier qui plaît
Sur le *vélocifère* *
A fait plus d'un couplet.

(*) MM. Armand Gouffé et Tournay ont chanté le vélocifère.

Pour courir la même chance,
Mon Pégase n'est pas sûr;
Et je fais mes couplets sur
La *diligence*.

Qu'on vante la *guimbarde*
Et les *cabriolets*,
Quant à moi, Dieu me garde
De m'en servir jamais!
Mainte et mainte circonstance
Me prouvent, mes chers amis,
Qu'il faut tout faire à Paris
En *diligence*.

Une fille précoce,
Dans un pieux accès,
Fait-elle avant la noce
Ce qu'on doit faire après,
Pour cacher son imprudence,
Par les soins d'amis prudens,
Un mari lui vient du Mans,
En *diligence*.

Soupirant pour sa belle,
Un amant, autrefois,
N'osait s'approcher d'elle
Qu'au bout de quelques mois.

Pour avoir la préférence
Sur les demandeurs nombreux,
Sachons l'emporter sur eux
En *diligence*.

D'humeur fort paresseuse,
Lent à se déranger,
L'Hymen dans la *dormeuse*
Se plaît à voyager.
L'Amour rarement en France
Fait un séjour continu;
Il part, comme il est venu,
En *diligence*.

Quand l'amitié m'invite,
Quel que soit le chemin,
Moi j'accours au plus vite
La bouteille à la main.
Amis, en intelligence
Vivons tant que nous pourrons;
Mais renvoyons les fripons,
En *diligence*.

Mon maudit équipage,
Qui n'allait que le trot,
En chemin, je le gage,
M'en a fait dire trop.

Pourtant avec indulgence
Daignez juger mes couplets ;
Songez que je les ai faits
En *diligence*.

M. MOREAU.

LA PLUS BELLE

EST CELLE QU'ON AIME.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

APOLLON et Mercure, un jour,
Croyant posséder la plus belle,
Convinrent de prendre l'Amour
Pour juge dans cette querelle.
On présente Aglaure et Daphné
Devant cet arbitre suprême :
L'Amour dit, en montrant Psyché :
La plus belle est celle qu'on aime.

Du tendre bouton la fraîcheur
Est le trésor que l'un envie ;
Et l'autre, pour cueillir la fleur,
Veut qu'elle soit épanouie.

L'un brigue de simples attraits,
L'autre un front ceint du diadème:
Sous le chaume, dans un palais,
La plus belle est celle qu'on aime.

La blonde plaît seule à Cléon;
Damis pour la brune décide;
La Lycoris d'Anacréon
Vaut bien la Corinne d'Ovide:
Chacun va citant ses auteurs;
Pour moi, j'en reviens à mon thême:
Ne disputons pas des couleurs,
La plus belle est celle qu'on aime.

Quand le rival de Ménélas
Eut à juger trois immortelles
Égales peut-être en appas,
Il ne balança pas entr'elles.
Le cœur et les yeux prévenus,
Il dicta cet arrêt suprême:
Je donne la pomme à Vénus;
La plus belle est celle qu'on aime.

Tibulle aimait cette langueur
Où sa Délie était plongée;
Horace préférait l'humeur
De la folâtre Lalagée.

Écoutez Pétrarque amoureux,
Laure, c'est Vénus elle-même.
Adonis est-il plus heureux?
La plus belle est celle qu'on aime.

Si j'ajoutais à la beauté
Grâces, talens, esprit, décence;
Des attraits de la volupté
Si j'embellissais l'innocence,
Reconnaissant à ce portrait
Celle dont il offre l'emblême,
Alors seulement l'on dirait:
La plus belle est celle qu'il aime.

M. Jouy.

SANS QU' ÇA PARAISSE.

Air: *Dans ma chaumière.*

Sans qu' ça paraisse: (*bis.*)
Ce refrain s'offre à mon esprit;
Suivant l'usage, avec adresse,
Répétons tout ce qu'on a dit,
Sans qu' ça paraisse. (*bis.*)

Sans qu' ça paraisse, (*bis.*)
L'avare emplit son coffre fort:
Les yeux fixés sur sa richesse,
Ses neveux pleureront sa mort....
Sans qu' ça paraisse. (*bis.*)

Sans qu' ça paraisse, (*bis.*)
Lise, un jour, perd quelques bijoux.
Il en est un, tendre jeunesse,
Qui jamais ne se perd chez vous
Sans qu' ça paraisse. (*bis.*)

Sans qu' ça paraisse, (*bis.*)
Paul tient le fruit de ses talens :
Aux Français il porte sa pièce ;
Elle restera là long-temps,
Sans qu' ça paraisse. (*bis.*)

Sans qu' ça paraisse, (*bis.*)
J'aime le vin, mais j'avoûrai
Que je le trouve mieux en pièce ;
Car on peut en boire à son gré,
Sans qu' ça paraisse. (*bis.*)

M A. LEGRAND.

ENCORE UN COUP.

Air : *Ça n' se peut pas.*

De la morale d'Epicure
J'admire les doctes leçons ;
Cet apôtre de la nature
Est le père de nos chansons.
Comme ses disciples fidèles ,
Partageant son aimable goût ,
Buvons à la santé des belles } *bis.*
Encore un coup.

Noé , pour repeupler la terre ,
Inventa la vigne et l'amour ;
Et l'arche de notre grand père
Du bonheur devint le séjour.
Rendons hommage à sa mémoire ,
Son nom doit passer avant tout :
Sans lui nous ne pourrions plus boire } *bis.*
Encore un coup.

Loin de Rome et de sa patrie ,
Ovide, en proie à la douleur ,

Exhalait dans une élégie
Les ennuis de son triste cœur.
Mais sa sombre mélancolie
Fuyait au doux son du glou glou ;
Il chantait, loin de l'Italie: } *bis.*
Encore un coup. }

Sous les remparts de Béthulie
Bravant les chances d'un combat,
Judith, pour sauver sa patrie,
Alla boire avec un soldat.
D'un israélite Falerne
Vantant la couleur et le goût,
Elle disait : « cher Holopherne, } *bis.*
Encore un coup. » }

Un vieillard couronné de roses,
Le patriarche Anacréon,
Célébrait sur des fleurs écloses
Le vin, l'amour et la chanson.
Armé d'une lyre et d'un verre,
On voyait cet aimable fou
Dire à la piquante Glycère: } *bis.*
Encore un coup. }

Lorsque la Parque meurtrière
Viendra, de ses fatals ciseaux,

Tranchant le fil de ma carrière,
Me conduire aux lieux infernaux,
Je lui dirai : « Ma vieille amie,
» Avant d'aller je ne sais où,
» Laisse-moi boire, je t'en prie, } *bis.*
» Encore un coup. »

M. Amédée de Bast.

QUE L'AMOUR REND BÊTE.

Air : *Turlurette.*

Mes amis, il fut un temps
Où je connus les tourmens
D'une passion secrète,
Turlurette, (*bis.*)
Que l'amour rend bête !

Tout entier à mon amour,
Je pensais, la nuit, le jour,
A ma charmante brunette,
Turlurette,
Que l'amour rend bête !

Je chantais soir et matin
Un bien langoureux refrain,

Au lieu d'une chansonnette,
Turlurette,
Que l'amour rend bête!

Près de l'objet de mes feux,
Que je me croyais heureux!
Coup-d'œil me tournait la tête,
Turlurette,
Que l'amour rend bête!

Souvent, avec mon tendron,
Je dansais sur le gazon;
Et ma main était discrète,
Turlurette,
Que l'amour rend bête!

Près de ce joli minois,
J'oubliais qu'à chaque mois,
De Momus venait la fête,
Turlurette,
Que l'amour rend bête!

J'avais renié le vin;
Les morceaux, dans mon chagrin,
Demeuraient sur mon assiette,
Turlurette,
Que l'amour rend bête!

Je voulais, dans mon transport,
Pour accélérer ma mort,
Me faire sauter la tête,
Turlurette,
Que l'amour rend bête!

M. Gabriel Vinay.

COMM' C'EST SENTIMENTAL.

ROMANCE.

Air : *Un jour à Fanchon j' dis ma fille.*

Allons, ma muse, il faut qu' tu t'lance,
Prends à ton tour un air plaintif
Et poussif;
Sach' roucouler la douc' romance
D' ces amoureux
Si bêt', si langoureux;
Maint'nant, vois-tu, pour plaire en France,
Soit bien, soit mal,
Faut-êtr' *sentimental!*

Quand j' guettais les appas d' ma femme,
J'ai failli vingt fois, comme un fou,
M' casser l' cou;

Maintenant tranquill' près d' la dame,
J' mets mon plaisir
A bien boire, à dormir;
Je baill' près d'elle à rendre l'âme;
L' nœud conjugal,
Comm' c'est *sentimental!*

Nos bell's, d'après un' mod' tout' fraîch ,
A corps perdu, s' jett' dans les grands
Sentimens.
Au malheureux, d'un air revêche,
Dir' tendrement :
Travaillez, fainéant;
Puis à l'aspect d'un chat qu'on r'pêche
Se trouver mal,
Comm' c'est *sentimental!*

Quand j' veux plaire à fillette aimable,
J' l'enjôle en vantant les appas,
Qu'ell' n'a pas;
Maint'nant d'un air bien lamentable,
Près d' son objet
L'on soupire en benêt;
Puis à grands coups d' pied sous la table,
On s' fait du mal,
Comm' c'est *sentimental!*

Un d' mes amis, pour sa Lucrèce,
Mit tout en plan, comme un enfant,
C'est charmant;
Un jour enfin près d' sa maîtresse,
Comme un nigaud
Il en prit à gogo;
Le v'là conduit, par sa princesse,
A l'hôpital,
Comm' c'est *sentimental!*

Amans des beautés du village,
Votr' Romainville et votr' Paphos,
Ça m' sçi l' dos;
Pour des œufs couvés, du laitage,
Malgré les vents,
Barbotter dans les champs,
Puis boir' sur l'herbe, avec l' fromage:
D' l'eau du canal,
Comm' c'est *sentimental!*

M. Debraux (Emile).

LA SUCRERIE.

Air : *De la pipe de tabac.*

Tibulle chantait sa Délie
D'un ton léger vif et badin.
Horace chantait sa Lydie ,
Anacréon chantait le vin.
Pour chasser la mélancolie,
Je veux chanter, et mon refrain
Sera : vive la sucrerie
Pour le bonheur du genre humain !

A quatorze ans fille gentille
De sucre est friande à l'excès ;
Ce goût dans l'humaine famille,
Ne se corrigera jamais.
Sucre de l'austère manie
Que l'on appelle la raison !
Vive , vive la sucrerie !
Le sucre est de toute saison.

Vénus , la reine de Cythère ,
Voyant bouder le jeune Amour,

Pour l'apaiser, en bonne mère,
Lui proposa du sucre un jour.
Comme l'Amour, mon Azélie
Se fâche et boude à chaque instant;
Mais, avec de la sucrerie,
Je sais apaiser cet enfant.

Dans son couvent, sœur Augustine,
Mange du sucre et des douceurs;
Autant en font à la sourdine
Abbesses, novices et sœurs.
Ursule en aurait bien envie,
Et dans ses yeux on aperçoit,
Que, n'ayant pas de sucrerie,
La petite suce son doigt.

Du bonheur le sucre est l'image,
Mon goût ne changera jamais.
Je l'aimai dès mon plus bas âge,
Je l'aime encore avec excès.
Sur l'amertume de la vie,
Pour être heureux, versons toujours
Un grain du sel de la folie
Avec le sucre des amours.

M. Le Ch.er Coupé de St-Donat.

LES RAISINS SONT TROP VERTS.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaudeville final des Amazones.*

— Je tiens le sceptre de la fable,
Nous dit ce modeste écrivain ;
C'est moi qui suis l'inimitable
Contre lequel on lutte en vain : (*bis.*)
Des bords fleuris de l'Hippocrène
Tous les sentiers me sont ouverts,
Et je m'y ris de La Fontaine. —
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ;
Lorsqu'il se rit de La Fontaine,
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ;
Les raisins (*bis*) sont trop verts. } *En chœur.*

Irus, dans un état de gêne,
Et philosophe malgré lui,

Se moque, nouveau Diogène,
De tous nos riches d'aujourd'hui :
— Je me crois, dans mon indigence,
Au-dessus de tout l'univers,
Et je dédaigne l'opulence. —
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ;
Lorsqu'il dédaigne l'opulence
C'est que pour lui les raisins sont trop verts,
Les raisins (*bis.*) sont trop verts.

De Fiérenfat plus d'une belle
A comblé les tendres désirs :
Mais plus sage, Rose est rebelle
A ses billets, à ses soupirs.
— Fi donc! fi donc! elle est trop bête,
Et je l'aimais! Ah, quel travers!
Je ne veux plus de sa conquête. —
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ;
S'il ne veut plus de sa conquête
C'est que pour lui les raisins sont trop verts,
Les raisins (*bis*) sont trop verts.

— Simple commis d'un ministère,
Je ne suis pas, dit Griffonneau,
Ambitieux par caractère,
Et je m'en tiens à mon bureau :

La grandeur me paraît sinistre ;
Elle expose à mille revers ;
Je ne veux pas être ministre. —
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ;
S'il ne veut pas être ministre
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ,
Les raisins (*bis*) sont trop verts.

— Que m'importe la renommée ,
Nous dit ce proscrit des Neuf Sœurs ;
J'entrevois dans cette fumée
Plus de peines que de douceurs :
Qu'un autre au temple de mémoire
Suspende et son nom et ses vers ;
Moi , je me moque de la gloire. —
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ;
Lorsqu'il se moque de la gloire
C'est que pour lui les raisins sont trop verts ,
Les raisins (*bis*) sont trop verts.

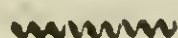
— L'été dernier , buveur insigne ,
Combien ton âme a du souffrir !
La pluie a fait tort à la vigne ,
Et le raisin n'a pu mûrir.
— Qu'importe , me répond Grégoire
En me regardant de travers ;

Je sais bien me passer de boire. —
C'est que pour lui les raisins sont trop verts
Lorsqu'il sait se passer de boire
C'est que pour lui les raisins sont trop vert
Les raisins (*bis*) sont trop verts.

M. J. A. Jacquelin.

LES DOIGTS DE LA MAIN,

FABLE.



Air : *Du pas redoublé.*

J'entendis un jour les cinq doigts
Disputer d'importance :
Chacun voulait, citant ses droits,
Avoir la préférence.
Juger en masse fut le tort
D'un temps trop près du nôtre :
Je voulus écouter d'abord
Parler l'un après l'autre.

Le *pouce* vanta son talent
Si propre à l'écriture :

Je suis aussi l'équivalent,
  Dit-il, d'une mesure :
Si chez Plutus le long du jour
  L'on me met en ouvrage,
Sur l'herbette alléger l'Amour
  Est mon plus doux partage.

L'*index*, en se levant soudain,
  Dit : Je commande en maître ;
Quand l'homme a perdu son chemin
  Je le lui fais connaître.
Refusant le fat étonné,
  J'appelle la constance ;
Puis Lise à l'amant fortuné
  Me fait dire : silence !

C'était le tour de *medius* ;
  Aussitôt il se lève :
Je suis, dit-il, cher à Vénus ;
  J'ai causé plus d'un rêve.
On dit que je suis un vaurien ;
  C'est méchanceté pure :
J'ai fait moins de mal que de bien
  A l'humaine nature.

A moi, dit le *doigt conjugal*,
  Qui s'énonce avec force :
Autrefois j'avais peu de mal,
  Mais depuis le divorce

Je n'ai plus sommeil ni repos :
Cet anneau qui me lasse
M'écorchera, je crois, le dos,
Tant il passe et repasse!

Le petit *auricularis*
Veut faire le grand homme :
Orné de bijoux d'un grand prix,
Dit-il, on me renomme.
Comme un oracle je prédis :
Tremblez tous, infidelles ;
Car vos moindres torts je les dis
Aux amans comme aux belles.

Vous êtes bien sots et bien vains,
Dis-je à ces tendres frères ;
On vous prendrait pour des humains,
Car telles sont leurs guerres.
N'étalez donc plus un pouvoir
Dont la raison s'irrite :
Dans la main qui vous fait mouvoir
Je vois tout le mérite.

Feu M. Ravrio.

LES FLEURS.



Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Déja les parfums odorans
Annoncent le retour de Flore ;
Déjà mille boutons naissans
Sous ses doigts s'empressent d'éclore ;
Et, pour offrir sage leçon,
Elle sait, près de sa corbeille ;
En attirant le papillon,
Fixer l'industrieuse abeille.

Par le seul éclat des couleurs,
L'inconstant se laisse séduire ;
Mais près des hommes et des fleurs
L'éclat peu d'instans nous attire :
Bientôt, hélas ! devenu froid,
Le papillon change sans cesse :
On change ainsi, quand on ne voit
Que la beauté de sa maîtresse.

L'abeille à l'éclat des couleurs
Ne sait point borner ses caprices,
Elle pénètre au sein des fleurs,
Et s'y fixe dans les délices.
Des papillons je plains l'erreur;
Les plus légers, malgré leurs ailes,
S'ils savaient trouver le bonheur,
Sauraient encore être fidèles.

Cependant, malgré sa fraîcheur,
Pour fixer une abeille active,
Il faut qu'en secret une fleur
Par ses heureux dons la captive.
Aussi de la rose voit-on
L'abeille épuiser le calice,
Quand tout au plus le papillon
De l'aile effleure le narcisse.

Comparons les femmes aux fleurs:
En aimant, ne cherchons à plaire
Qu'à celles dont les tendres cœurs
De l'amour donnent le salaire;
Puis au bonheur quand nous courons,
Songeons que la raison conseille,
Loin d'imiter les papillons,
De le chercher comme l'abeille.

M. Emmanuel Dupaty

COUPLETS

Chantés dans la réunion des anciens Elèves de Sainte-Barbe.



Air: *Vaudeville des Scythes et les Amazones.*

O mes amis, ô mes vieux camarades,
Car déjà nous nous faisons vieux,
Que j'aime à voir vos joyeuses brigades
Dont l'aspect seul me rappelle en ces lieux
Nos premiers jours, nos plaisirs et nos jeux!
Dans la jeunesse, au bonheur tout dispose;
Offrant son prisme à nos yeux empressés
L'espoir alors nous peignait tout en rose...
O mes amis, nos beaux jours sont passés! (*bis.*)

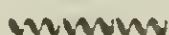
Qui nous rendra ce temps de nos fredaines,
Cet âge heureux, où pauvres et contens
Nous partagions nos modestes *semaines*,
Nous n'avions rien!.. c'était là le bon temps!
Mais aujourd'hui le sort règle les rangs.

L'un est préfet, ou brille à la tribune,
D'autres peut-être encor plus insensés,
Ont le malheur d'avoir fait leur fortune...
O mes amis, nos beaux jours sont passés! (*bis.*)

Au collége, jamais les belles
Ne nous coûtaient ni tourmens ni combats:
On craignait peu d'être trahi par elles,
Et la raison c'est qu'on n'en avait pas. (*bis.*)
Tout dégénère et tout change avec l'âge;
Plusieurs de nous, de leur bonheur lassés,
Sont mariés, peut-être... davantage!
O mes amis nos beaux jours sont passés! (*bis.*)

A cette époque fortunée,
Nous ne pouvons plus revenir.
Sachons, au moins une fois par année,
En rappeler le souvenir. (*bis.*)
Oui sainte Barbe aujourd'hui nous rassemble,
Et réunit ses enfans dispersés.
On s'aime encore, on peut trinquer ensemble;
Ah! nos beaux jours ne sont pas tous passés! (*bis.*)

M. Eugène Scribe.



CHANSON BACHIQUE.



Air : *Dans le fleuve d'oubli,*
Biribi,
Je veux boire.

Toujours le verre à la bouche !
Puis après est-on gris,
Mes amis,
On se couche. (*ter.*) } *Refrain.*

Censeur de nos folies,
Qui ne vois dans le vin
Qu'un venin,
Malgré tes homélies
Sans cesse nous dirons
En lurons :
Toujours le verre à la bouche ! etc.

Les palmes de Bellone,
Les lauriers du vainqueur
Nous font peur ;

Mais vive la couronne
Qu'offrent les vendangeurs
Aux buveurs !

Toujours le verre, etc.

Si nous rendons visite
Au pays où l'Amour
Tient sa cour,
Repentons-nous ensuite
De faire au Dieu du vin
Un larcin.

Toujours le verre, etc.

Loin de craindre les chutes,
Tristes effets du jus
De Bacchus,
Songeons, dans nos culbutes,
Qu'un Dieu veille toujours
Sur nos jours.

Toujours le verre, etc.

Dès que l'aurore brille,
En buvant coups sur coups,
Grisons-nous ;

Sur un pied qui vacille,
Morbleu ! moins on est fort,
Mieux on dort.

Toujours le verre, etc.

Et dussions-nous ensuite
N'y plus voir pour chercher
A coucher,
Afin d'aller plus vite,
Prenons tous au goulot
Notre lot.

Toujours le verre à la bouche !
Puis après est-on gris,
Mes amis,
On se couche. (*ter.*)

M. Combes jeune.

ÉCRIVEZ A VOS PARENS.

Air : *Vaudeville du Mameluck.*

Parfois un refrain vulgaire
Nous inspire une chanson.
Vainement j'avais naguère
Invoqué mon Apollon.

Nul sujet à me sourire
Ne parvenait, quand j'entends
Auprès de moi quelqu'un dire :
« Ecrivez à vos parens. » (*bis.*)

A bien des gens il s'adresse
Ce vieux proverbe railleur ;
Tombez-vous dans la détresse,
Ou perdez-vous la faveur ?
Dans la crainte de se nuire,
Nul de vos amis prudens
Ne vient-il chez vous s'écrire.... ?
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

Vous qui vous flattiez de plaire,
Et voyez avec souci
Quand votre bourse est légère,
Que Rosine l'est aussi,
A maudire l'infidelle
Ne perdez pas votre temps ;
Au lieu d'écrire à la belle,
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

Fabricateurs de systèmes,
Qui, jugeant mal nos cerveaux,
Nous croyez toujours les mêmes
Pour des charlatans nouveaux,

Qui, proclamant vos conquêtes,
Voulez toucher tout d'un temps
Et nos écus et nos têtes. . . .
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

Quand votre épouse jolie,
Surprise un billet en main,
Le dérobe à votre envie,
Et vous dit d'un air serein :
— « Contre moi qui vous irrite?
» La lettre que je défends,
» Par mes parens m'est écrite. . . . . »
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

Nouveaux Midas de la France,
Fournisseurs si bien lotis,
Vous de qui la main dépense
Aussi vite qu'elle a pris,
Par votre aveugle délire
Redevenus indigens,
Lorsque vous saurez écrire . . . .
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

Vous enfin, petits génies,
Grands écrivains de nos jours,
Dont les muses engourdies
A froid chantent les amours :

Et vous qui ne savez guères
Que retourner en tout sens
Tout ce qu'ont écrit vos pères....
Ecrivez à vos parens. (*bis.*)

M. Ourry.

LE BONHEUR DU JOUR.

Air : *Du Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.*

Puisqu'aujourd'hui l'on voit en France
Plus d'un moderne Anacréon
Mettre la plus grande importance
A la plus petite chanson ;
Je veux suivre la même route ,
Je veux qu'on me cite à mon tour ,
Mon sujet est heureux sans doute ,
Je chante *le bonheur du jour.*

Pour bien mettre un meuble à sa place ,
J'ai toujours consulté le goût.
Un *fauteuil* , un *lit*, une *glace* ,
Cela peut se placer partout.

Au cabinet, un *secrétaire* ;
Près du *garde-feu*, le *tambour*,
Près de mon *sofa*, ma *bergère* ;
Au boudoir, *le bonheur du jour*.

Célestine est modeste et sage,
Elle craint le faste et le bruit ;
Toujours chez elle, c'est l'usage,
On se retire avant minuit.
Mais certaine langue assassine
Dit que, par un juste retour,
Plus d'un amant, chez Célestine,
A trouvé *le bonheur du jour*.

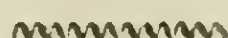
Au *prix fixe*, hier soir, Glycère
Marchandait un bonheur du jour ;
Et là, pour certaine autre affaire,
Se trouvait le riche Melcour.
Il offrit sa bourse à Glycère,
Et la belle, sans nul détour,
Fit son bonheur la nuit entière,
Pour avoir *le bonheur du jour*.

Pour un gascon un héritage ;
Pour un auteur, un grand succès ;
Pour un théâtre, un bon ouvrage ;
Pour un Normand, quelque procès ;

L'ombre pour le voleur qui tremble ;
Pour l'esprit faux, un calembourg.
Pour moi, l'instant qui nous rassemble (1),
Voilà bien *le bonheur du jour*.

M. Dumersan.

(1) L'auteur déjeunait avec une trentaine de chansonniers, ses amis.



LE PLAISIR DANS UN PETIT LIEU,

ET

LE BON VIN DANS UN GRAND VERRE.

CHANSON.



Air : *Du verre.*

Je fuis les grands appartemens
Où le plaisir est à la gêne,
Et ces petits verres charmans
Qu'on vide sans reprendre haleine.
Je préfère, j'en fais l'aveu,
Près de la beauté qui m'est chère,
Le plaisir dans un petit lieu,
Et le bon vin dans un grand verre. } *bis.*

Froids censeurs, docteurs mécontens,
Qui, vous plaignant de toute chose,
Oteriez les ailes au temps
Et les épines à la rose;

Tout est bien : rendez grâce à Dieu
Qui nous fait trouver, sur la terre,
Le plaisir dans un petit lieu,
Et du bon vin dans un grand verre. } *bis.*

Si l'hiver arrive à grands pas,
Nous montrer sa triste figure,
Que sa vue ajoute aux appas
D'une volupté douce et pure,
Alors que, devant un bon feu,
On trouve, en faisant bonne chère,
Du plaisir dans un petit lieu
Et du bon vin dans un grand verre! } *bis.*

Des richesses ou des honneurs
Bannissons l'envie importune;
Restons paisibles spectateurs
Des caprices de la fortune :
Sachons être contens de peu,
Si nous avons, pour nous distraire,
Du plaisir dans un petit lieu
Et du bon vin dans un grand verre. } *bis.*

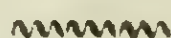
Les Parques tiennent le fuseau
De mon existence ignorée;
Je ne sais si mon écheveau
Doit être de longue durée;

Mais son terme m'importe peu ,
Si j'ai , durant ma vie entière ,
Du plaisir dans un petit lieu } *bis.*
Et du bon vin dans un grand verre.

Amis , dans un petit endroit
J'aime à vous recevoir sans faste ;
Mais si mon local est étroit ,
En revanche ma coupe est vaste :
Aussi , plus fortuné qu'un dieu ,
Ai-je , grâce à ce jour prospère ,
Du plaisir dans un petit lieu } *bis.*
Et du bon vin dans un grand verre.

M. Théophile Hayet.

IL VAUT MIEUX TARD QUE JAMAIS.



Air : *D'abord je chante pour boire.*

Après trente ans de conquêtes,
De sottises et d'erreurs ,
La raison rentre en nos têtes,
Et la justice en nos cœurs.

Que de temps, dit un critique,
Vous avez su perdre.... Mais
Moi, soudain je lui réplique :
Il vaut mieux tard que jamais.

Combien je connais de filles,
Qui, pendant nos longs travers,
Sans époux, dans leurs familles,
Déploraient chaque revers!
La paix revient; c'est dommage
Que leur tour soit passé.... Mais
Elles connaissent l'adage :
Il vaut mieux tard que jamais.

Turcaret, dont les déroutes
Ont rempli le coffre-fort,
Grâce à quelques banqueroutes,
Se roule aujourd'hui sur l'or.
Combien de rôles, en somme,
Joua-t-il? Je ne sais;... mais
Il est enfin honnête homme :
Il vaut mieux tard que jamais.

Sur ce que le prince oublie
Ramenant nos souvenirs,
Maints auteurs ont la manie
D'envenimer nos plaisirs.

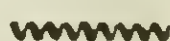
L'un hait la paix, l'autre trouve
Qu'elle arrive trop tard ;.... mais
Eux excepté, chacun trouve
Qu'il vaut mieux tard que jamais.

Avant d'épuiser mon texte,
M'égarant sur vingt sujets,
Je pourrais, sous maint prétexte,
Éterniser mes couplets.
Sans un censeur que j'ennuie
Je ne finirais pas ;.... mais
Déjà je l'entends qui crie :
Il vaut mieux tard que jamais.

M. A. De C.

LA NOCE.

CHANSONNETTE.



Air : *Ça fait toujours plaisir.*

Nous avons des fillettes,
Mariez-vous, garçons :
S'il faut payer ses dettes,
Pourquoi tant de façons ?

Pour une fille sage
A qui l'on veut s'unir,
Avant le mariage,
Gémir, languir, maigrir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

Huit jours avant la noce,
Pour avoir ses papiers,
Traverser sans carrosse
Les plus vilains quartiers;
Chez tous les gens de plume
Vingt fois aller, venir,
Attraper un gros rhume
A force de courir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

On arrive à l'église;
Sacristains et bedeaux,
Là chacun vous courtise,
Vous tombe sur le dos.
Se tromper sur la dîme,
Donner sans nul désir,
Vingt francs pour un décime,
Au moment de sortir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

Chacun après la messe
Se range à table;.. mais

Là, quoiqu'on se connaisse,
Désire-t-on d'un mets?
A crier l'on s'essouffle;
Et près de l'obtenir,
Un bon voisin vous souffle
Le plat qu'on croit saisir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

Vient le dessert : on chante;
Mais il faut, je le sais,
Une chanson touchante
Pour avoir du succès :
Les auteurs les plus bêtes
Sont sûrs de réussir;
Car des parens honnêtes
Vont bientôt s'attendrir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

Bientôt le bal commence
On va danser, walser :
Personne, tant qu'on danse,
Ne doit se reposer :
Alors les plus ingambes,
A l'instant de finir,
A peine sur leurs jambes
Peuvent se soutenir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

Il n'est plus temps de rire,
J'entends sonner minuit;
Les parens vont conduire
La mariée au lit.
Les jeunes demoiselles,
En la voyant partir,
Disent tout bas entr'elles,
Il faut aller.... dormir;
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

M. Brazier.

LE VOYAGE EN GALIOTE,

HISTORIETTE.



Air : *L'hymen est un lien charmant.*

Puisque mon grand cousin Martin
A Roboise a plié bagage,
Pour empocher son héritage,
Partons, me dis-je un beau matin (*bis*).
A la suite d'une ribotte,
Dans les transports du sentiment,

Va, crois-moi, me dit ma Javotte,
Puisqu'enfin il faut que tu trotte,
Pour voyager commodément
Ah qu'on est bien dans la Galiote !

Je pars, et filant de mon mieux
(A pied, pour ménager ma poche),
Je parviens à l'aimable coche,
Ereinté comme un malheureux. (*bis.*)
Sur une planche qui rabotte
Je m'étends fort douillettement,
Et le roulis, qui m'y dorlotte,
Me met le derrière en compotte :
Pour voyager, etc.

Sur l'avant de notre vaisseau,
Pour me dérober au martyre,
J'allai, me postant sans mot dire,
Regarder comment coulait l'eau. (*bis.*)
Tout à coup la corde qui flotte
Se relève rapidement,
Me saisit par ma redingotte
Et dans l'eau soudain je barbotte :
Pour voyager, etc.

Je nage comme un chien de plomb,
Et sans le bateau du navire,

Droit au fond du liquide empire
J'aurais, ma foi, coulé d'aplomb. (*bis.*)
Grâce au croc de notre pilote,
Qui me pêcha fort joliment,
Je regrimpai sur notre flotte,
Tout dégoûtant d'herbe et de crotte :
Pour voyager, etc.

Pour sécher mes pauvres habits
Je pris un parti des plus sages ;
Le long d'un paquet de cordages,
Sur le tillac je m'étendis. (*bis.*)
Mais le gaudron se ravigote
A la chaleur du fondement,
Et j'y laisse tout en pelote
Le derrière de ma culotte :
Pour voyager, etc.

Regaguer mon banc ennuyeux
Ne fit qu'échanger mon supplice,
Car le poupon et la nourrice
L'empoisonnaient à qui mieux mieux. (*b.*)
Quelques mariniers en ribotte,
Se cognaient fort élégamment ;
Et sans porter la moindre botte,
J'attrapai plus d'une calotte :
Pour voyager, etc.

J'allais, tout droit au premier bord,
Me faire porter à la nage,
Lorsqu'aux yeux de notre équipage
Roboise enfin offrit son port. (*bis.*)
Dans le transport qui me picote,
Je m'élance rapidement,
Mais soudain la planche tremblotte,
Et je prends un bain dans la crotte :
Pour voyager, etc.

Pour si peu vous gardez le lit,
Me dit quelqu'un dans le village;
S'il fût survenu quelqu'orage,
Et! ventrebleu, qu'eussiez-vous dit? (*bis.*)
Faut voir comme le vent tripote
La chaloupe et le bâtiment,
Mais à ça près de la gavotte
Que sur l'eau danse alors la flotte,
Pour voyager commodément
Ah qu'on est bien dans la Galiote!

M. Debraux (Emile).



ELOGE DE LA FOLIE.

Air : *Rions, aimons, chantons, buvons.*

La froide innocence des mœurs
Qu'on fait passer pour la sagesse,
En assoupissant nos humeurs,
Eteint le feu de la jeunesse.
Aux ressorts en nous endormis
Les passions donnent la vie,
Et les vrais sages, mes amis,
Sont les enfans de la folie.

Détrompé des biens d'ici-bas,
Un vrai philosophe, un grand homme,
Ayant terminé ses débats
Contre Luther et contre Rome,
Sur les docteurs et les pédans,
Érasme versant la saillie,
Nous prouvait que les vrais savans
Sont les enfans de la folie.

Jetez-moi dans un bataillon
L'être froid à qui rien n'échappe ;
Il compte les coups de canon,
Mais l'ennemi court et le happe.

Mars rit, en frappant ses rivaux,
A la palme qu'il a cueillie :
Oui mes amis, les vrais héros
Sont les enfans de la folie.

Toujours Richelet à la main,
Lisné, ce rimeur à la glace,
Se bat les flancs, s'escrime en vain
Pour gravir au haut du Parnasse :
Jamais aux écrits d'un Fréron
Un grain de gaîté ne s'allie ;
Mais Chaulieu, Voltaire et Piron
Sont les enfans de la folie.

Voyez ce flegmatique époux,
Qui pour son or a pris sa femme :
Sans l'aimer il en est jaloux,
Les noirs soucis rongent son âme.
Un crédule amant vit heureux,
Quoique trompé par son amie ;
Ah, mes amis, les amoureux
Sont les enfans de la folie.

Long-temps j'ai cherché le bonheur
Au sein de la mélancolie :
Mais j'ai reconnu mon erreur,
Et rire est ma philosophie :

Partout promenant mes regards,
Je le vois, en vain on le nie,
Le bonheur, la gloire et les arts
Sont les enfans de la folie.

M. A. De C.

LE CORBILLARD DU PAUVRE.



Air : *Du Vaud. des Dehors trompeurs.*

Quand la mort, seul espoir du sage,
Au riche aussi ferme les yeux,
A sa dépouille, pour hommage,
On vient offrir un deuil pompeux;
Un grand nombre d'amis assiége
Son char funèbre à son départ:
Le pauvre n'a pour tout cortége
Qu'un chien qui suit son corbillard.

S'il eût laissé quelqu'héritage
Quand le trépas nous l'a ravi,
De ses parens, selon l'usage,
Son char de mort serait suivi;

Mais sa carrière se termine;
Sans rien laisser, hélas ! il part :
Son chien tristement s'achemine
Seul, derrière son corbillard.

Riche, sa table eût vu paraître
Vingt parasites chaque soir;
Aucun d'eux ne viendrait peut-être
Lui rendre le dernier devoir.
Son chien avait, dans sa demeure,
D'un pain sec la modeste part !...
Le pauvre animal hurle et pleure
Sur les traces du corbillard.

Un marbre, dont souvent on blâme
Le style pompeux ou fleuri,
Ne dira pas : Priez pour l'ame
De celui qui repose ici...
Mais le ciel, dans sa bienfaisance,
Aux actions ayant égard,
Ne mesure pas sa clémence
Sur la pompe d'un corbillard.

Au sein de l'indigente terre,
Mêlée à mille autres, déjà
L'on ne distingue plus sa bière;
Son chien seul dirait: *le voilà !...*

Et s'il faut enfin qu'il succombe
A sa douleur un peu plus tard,
Il viendra mourir sur la tombe
Où l'a conduit le corbillard.

M. Simonnin.

L'IMPRÉVOYANT.



Air : *Du Partage de la richesse.*

De mon humeur imprévoyante
Je goûte les heureux effets :
Si ma maîtresse est inconstante,
J'oublie et ses torts et ses traits.
Si quelque funeste nuage
Vient pour obscurcir le présent,
Je dis, sans crainte de l'orage :
Buvons toujours en attendant. (*bis.*)

Dejà le beau sol de la Grèce,
Si fécond jadis en trésors,
Voit l'olivier de la sagesse
Refleurir enfin sur ses bords.

Les Turcs dans ces plaines fertiles
Trouveront-ils, en combattant,
Marathon ou les Thermopyles...?
Buvons toujours en attendant. (*bis.*)

Dans un salon, l'autre semaine,
J'ai vu force *Dilettanti*,
Pleins d'une fougue ultramontaine,
A Gluck préférer Rossini.
Ce nouveau cygne d'Italie
Prendra, dit-on, le même rang
Que le chantre d'*Iphigénie* :
Buvons toujours en attendant. (*bis.*)

On dit, mais j'ai peine à le croire,
Que le grand Théâtre Français,
Las de renoncer à la gloire,
Va se préparer des succès ;
Que le comique aréopage,
Voulant rendre chacun content,
Doit nous monter un bon ouvrage :
Buvons toujours en attendant. (*bis.*)

A chaque époque de la vie
L'homme trouve une passion ;
Jeune, il encense la folie,
Et plus tard c'est l'ambition.

La vieillesse bientôt arrive,
Et, d'un visage menaçant,
Nous montre la fatale rive...
Buvons toujours en attendant. (*bis.*)

M. Amédée De Bast.

A BEAU MENTIR QUI VIENT D'LOIN.

Air : *Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?..*

Les menteurs peuplent le monde ;
On ment en Chine, au Pérou ;
Des menteurs la foule abonde
A Paris comme à Moscou :
On fait de mainte imposture
Vérité du meilleur coin,
Et, mentant outre mesure,
A beau mentir qui vient d'loin.

Des rives de la Garonne,
Ici, le sac sur le dos,
Craquignac vint en personne ;
Il vit Paris et Bordeaux :

Il dit avoir vu la Perse
Et le pays du Bédouin :
Du mensonge, rien ne perce....
A beau mentir qui vient d' loin.

Orphise, à qui fait blessure
Le vol rapide du temps,
En dépit de la nature,
Veut rester à son printemps :
Des longs succès de la belle
Un demi-siècle est témoin ;
J'ai déjà trente ans, dit-elle....
A beau mentir qui vient d'loin.

Grignard, qu'on dit, pour lui-même,
Du prochain aimer le bien,
Soutient que c'est un blasphème,
Et qu'il n'aime que le sien :
« Sur mon renom d'honnête homme,
« Je n'ai, dit-il, nul tintoin :
« Il va de Paris à Rome.... »
A beau mentir qui vient d' loin.

Lucas, qui, par aventure,
Un jour se trouve marquis,
Chez lui rassemble, en peinture,
Tous ses aïeux travestis.

Il vous fera leur histoire
De dix façons, au besoin ;
Le Déluge a vu leur gloire...
A beau mentir qui vient d' loin.

Hortense, aimable personne,
Dédaigneuse à dix-huit ans,
Quand, plus tard, on l'abandonne
Veut rappeler les amans ;
De vanter son *innocence*
Elle fait son plus doux soin....
Il faut bien en croire *Hortense :*
A beau mentir qui vient d' loin.

La critique la moins forte
Blesse toujours un auteur ;
L'amour propre ne me porte
Jamais à pareille erreur :
Aux censeurs je m'abandonne;
De mes vers, qu'ils disent : *Foin !*
Dès long-temps, je leur pardonne...
A beau mentir qui vient d' loin.

M. Vieillard.



LA DÉNICHEUSE D'ŒUFS.

OU

LA FILLE INGÉNUE.

VIEUX FABLIAU RAJEUNI.



Air : *Un jeune troubadour.*

Un jeune voyageur,
Dans son pélerinage,
S'arrête en un village :
Vaincu par la chaleur.
Il entre sous le toit
De dame Mathurine ;
Sous les traits de Claudine
La beauté l'y reçoit.

Air : *Lison dormait dans un bocage.*

Elle dînait près de sa mère ,
Et se lève modestement :
«Pour vous, monsieur, que peut-on faire ?»
Dit-elle au voyageur charmant.
— « Bergère, la chaleur m'accable ,
» Et de vous je voudrais surtout
» Un petit coup , un petit coup
» Du vin qu'on voit sur votre table ,
— « Un petit coup , un petit coup ?
« Buvez , beau sire , buvez tout. »

Air : *De la cinquième édition.*

La mère et la fille à l'envi
A Raimond présentent un siége ;
Il est reposé , rafraîchi ;
Mais à présent la faim l'assiége.
Le luron , qui sait s'expliquer ,
S'adresse à la fille , et pour cause :
— « Vous êtes gentille à croquer... } *b.*
» Je voudrais manger quelque chose. »

Air : *Entends-tu l'appel qui sonne ?*

— « J'entends la poule qui chante
» Cocodex , cocodex près de nous ;

» Monsieur, que je suis contente !
» Je vais chercher des œufs pour vous :
» Je dénicherai, j'espère,
» Tous ceux qu'elle a su cacher.
— » Ah ! Raimond sait bien, ma chère,
» Ce qu'il voudrait dénicher.

— » J'entends la poule, etc. »

Air : *J'arrive à pied de province.*

La voilà qui les apporte
Dans son tablier,
S'en faisant, de cette sorte,
Un joli panier.
Le fripon qui la regarde
Veut voir tout cela...
— « Ah ! monsieur, prenez bien garde
» De rien casser là.

Même air.

» Veuillez bien plutôt m'instruire
» Sur un certain point :
» Ma mère n'a pu me dire,
» Ou ne le veut point,

» Pourquoi, toujours guillerette
» Après un doux choc,
» Pour pondre, notre poulette
» A besoin d'un coq ? »

Raimond, tout haut, pour la mère :
Dit, « Je n'en sais rien. »
Tout bas il répond : — « Ma chère,
» Pour l'apprendre bien,
» Ce soir, lorsqu'à ta chambrette
» Je ferai toc toc,
» Ouvre, et tu seras poulette ;
» Je serai ton coq. »

LA MÉTEMPSYCOSE.



Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

Par égard pour leurs devanciers,
Les Grecs étaient peu carnassiers,
Craignant d'encourir le reproche
D'avoir mis leur père à la broche.

Sait-on, hélas ! qui nous mangeons
Dans ces canards et ces pigeons ?
Craignons aussi quelque métamorphose...
Pourtant, faut-il croire à la métempsycose ?
Faut-il croire à la métempsycose ?

Ce vieux renard fut procureur ;
Ce singe était un grand acteur ;
Cet âne, dont l'âme est si bonne,
Jadis fut docteur de Sorbonne :
On dit qu'autrefois ces coucous
Furent bons pères, bons époux....
Ah ! mes amis, quelle métamorphose !
Je commence à croire à la métempsycose
On peut croire à la métempsycose.

Sauf les ennuis du célibat,
Se gouvernant comme un prélat,
Ce chapon, auprès de l'office,
Semble vivre d'un bénéfice :
On dit que cet être ignoré
Eut, dans son temps, un prieuré...
Ah ! mes amis, quelle métamorphose !
Encore un effet de la métempsycose !
C'est l'effet de la métempsycose.

Mais, depuis qu'ils sont trépassés,
Où diable enfin sont donc passés
Boileau, Lafontaine et Molière,
Corneille, Racine et Voltaire ?
Selon nos pythagoriciens,
C'est chez nos académiciens....
Ah ! mes amis, quelle métamorphose !
Je ne croirai plus à la métempsycose :
Comment croire à la métempsycose ?

Quand l'amour met tout en commun,
Lise, quand nos cœurs ne font qu'un,
Mon âme passe dans la tienne,
Ton âme passe dans la mienne ;
Et quoiqu'elles changent de corps,
Pourtant nous ne sommes pas morts...
Ah ! de l'amour douce métamorphose !
Je crois bien alors à la métempsycose,
Oui, je crois à la métempsycose.

Remi vient d'avoir un emploi :
J'y cours ; ... mais il est mort pour moi ;
C'est bien encor même visage,
Mais ce n'est plus même langage :
« Où pourrai-je, dis-moi, Remi,
» Trouver l'âme de mon ami ?

« Ah! dans ton cœur quelle métamorphose!
» Serait-ce un effet de la métempsycose?
» C'est l'effet de la métempsycose. »

Sans compter sur notre recueil,
Pour vivre au-delà du cercueil,
Mourons dans les bras de nos belles;
Mais rions des Parques rebelles,
Et nargue de la Faculté!...
Nous aurons l'immortalité...
Oui, sans prévoir notre métamorphose,
Amis, rendons grâce à la métempsycose,
Rendons grâce à la métamorphose.

M. F. de Courcy.

LA MÉSAVENTURE D'ICARE,

COUPLET PHILOSOPHIQUE.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Icare, au céleste séjour,
Avec les ailes de son père,
En voulant s'élever un jour,
Paya cher ce vœu téméraire.

Même sort vous attend, hélas!
Imitateurs des grands modèles,
Qui voulez à vos faibles bras
Du génie attacher les ailes. } *bis.*

M. Ourry.

ENCORE UN COCU. (1)



Air : *Encore un quart'ron, Claudine.*

Un commerçant doit faire
Maint voyage étendu;
S'il parcourt mer et terre,
Sa femme a tout prévu :
Encore un cocu,
Compère,
Encore un cocu.

---

(1) Ce mot n'effarouchera pas sans doute la pudeur de nos dames, qui l'entendent encore chaque jour deux ou trois fois dans la nouvelle *Femme juge et partie.*

Certain sexagénaire
D'épouse s'est pourvu ;
Voilà qu'il devient père ;
Hélas ! qui l'aurait cru ?...
  Encore un cocu,
    Compère,
  Encore cocu.

Paul, à la jeune Claire,
Par l'hymen est échu ;
Coquette est la commère,
Paul n'a pas un écu :
  Encore un cocu,
    Compère,
  Encore un cocu.

La femme du notaire
Valsa, chacun l'a vu,
Une soirée entière
Avec son clerc Ledru ;
  Encore un cocu,
    Compère,
  Encore un cocu.

Ce commis de la guerre,
Dont la femme a reçu

D'un chef du ministère,
Cachemire et fichu,
Encore un cocu,
Compère,
Encore un cocu.

Le mari de Glycère
Hier soir a voulu
La conduire à Cythère;
Oui, mais il n'a pas pu :
Encore un cocu,
Compère,
Encore un cocu.

Cecile a tout pour plaire;
Du ciel elle a reçu
Beauté, taille légère;
Son époux est bossu....
Encore un cocu,
Compère,
Encore un cocu.

Un grand commis-libraire
Fut, dit-on, aperçu
Avec la pâtissière
Un soir à l'Ambigu....
Encore un cocu,
Compère,
Encore un cocu.

Et ce.... Grand d'Angleterre,
Qui, du fait convaincu,
Dit à toute la terre :
En moi chacun a vu
Encore un cocu,
Compère,
Encore un cocu.

M. Simonnin.

COUPLETS

A Mesdames ***

Qui avaient rempli mon lit de petites plumes.



Air : *Vaudeville de Catinat*, ou, *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Placer des *plumes* dans mon lit!
La plaisanterie est *légère*;
Je ne vois pas là de délit
Qui puisse exciter ma colère.

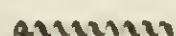
Ne craignez donc pas, sur ma foi,
Qu'en reproches je me consume,
Puisque chacun dira de moi :
« Il est au poil comme à la plume. » (*bis*.)

Les femmes qu'on nous voit aimer,
Feignant pour nous de la tendresse,
Quelquefois savent nous *plumer*,
En s'y prenant avec adresse.
Je suis dans un tout autre cas,
Et ne crains pas que l'on me raille ;
Car de moi l'on ne dira pas :
Les femmes l'ont mis sur la paille.

Eh quoi ! mes voisines, vos mains
Ont relevé ma couverture !
Grâce à vous, des songes divins
M'ont agité, je vous le jure.
Mesdames, l'amour m'enhardit,
Si pour moi, dans vos cœurs il plaide,
Quand vous chiffonnerez mon lit,
Ah ! permettez que je vous aide.

M. Coupart.

LA PUISSANCE DE L'ARGENT.



Air : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*
(De la Marchande de Goujons.)

C'EST l'argent, l'argent, l'argent
Qui règle la terre
Entière ;
A son attrait séduisant
Ici-bas tout se rend.

Voyez cet homme de mérite
Qui languit dans la pauvreté ;
Chacun le fuit, chacun l'évite
De tous lieux il est rejeté ;
Mais voyez, au contraire ;
Ce sot qu'on applaudit ;
Quel moyen salutaire
Lui donne de l'esprit ?
C'est l'argent, l'argent, l'argent, etc.

En vain, pour toucher une belle,
J'ai souvent présenté mon cœur ;

Malgré cette offre, la cruelle
N'a jamais comblé mon bonheur;
A Mondor, moins sévère,
Elle a cédé; pourtant
Mondor est vieux: pour plaire
Quel est son talisman?
C'est l'argent, l'argent, l'argent, etc.

Qui guide la plume vénale
De ces vils faiseurs de pamphlets?
Qui flétrit la fleur virginale?
Qui fait naître tous les procès?
Qui règle la balance,
Trop souvent, de Thémis?
Qui donne à la puissance
De si nombreux amis?
C'est l'argent, l'argent, l'argent, etc.

Autrefois on voyait un père
Unir sa fille à son amant,
L'amour seul était nécessaire;
Mais aujourd'hui.... quel changement!
Sans s'aimer on s'engage
A la ville, à la cour,
Et dans un mariage
Qui remplace l'amour?
C'est l'argent, l'argent, l'argent, etc.

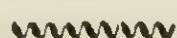
Qui fait que le prince de Gnide
Dans son temple tient un comptoir ?
Qui fait que l'héritier avide
Dans le trépas met son espoir ?
Qui trop souvent efface
Le plus doux sentiment ?
Qui de maint homme en place
Fixe le dévouement ?
C'est l'argent, l'argent, l'argent, etc.

Procureurs, commerçans, notaires,
Huissiers, usuriers et banquiers,
Juifs et marchands, agens d'affaires,
Auteurs, nobles et roturiers,
Grisettes, gens d'église,
Tous les mortels enfin
Pour but et pour devise
Ont choisi ce refrain :
C'est l'argent, l'argent, l'argent
Qui règle la terre
Entière,
A son attrait séduisant
Ici-bas tout se rend.

M. Adrien Payn.

LE CHANSONNIER

EN BONNE COMPAGNIE.



Air : *Eh ! ma mère, est-c' que je sais ça !*

Dans un dîner d'étiquette,
Où l'ennui mit mon couvert,
L'hôte, pour finir la fête,
Veut que je chante au dessert.
Je m'excuse, et je m'écrie :
« Des flons flons et des lanla
« En si bonne compagnie !...
« Ne parlons pas de cela. » (*bis.*)

De prières on m'accable,
Et je leur cède bientôt :
« Par une chanson de table,
» Dis-je, payons mon écot.
— « Ah ! par égard pour ces dames,
» S'écrie un fat, alte là !
» Fi ! du vin devant des femmes!..
» Ne parlons pas de cela.

— » J'ai là certain vaudeville
» Qui tombe sur les *cocus ;*
» L'air en est assez facile ;
» Ensemble faisons chorus...
» Eh bien , qui vous embarrasse ?
» Comment , on se tait déjà !
» Ces messieurs font la grimace...
» Ne parlons pas de cela.

» Trève à la plaisanterie ;
» Un peu de civilité :
» Chantons , par galanterie ,
» La jeunesse et la beauté !...
— « Toujours des choses amères !
» Me dit mon voisin, paix là !
» Nous avons quatre grand'mères...
» Ne parlons pas de cela. »

Du ton mystique d'un moine ,
J'allais, par dévotion ,
De notre grand saint Antoine
Chanter la tentation...
Mais pour moi nouvelle angoisse !
De l'œil on me montre là
Le curé de la paroisse...
Ne parlons pas de cela.

J'allais louer, d'un air gauche,
Ce Piron, *qui ne ſut rien*,
Quand on me dit qu'à ma gauche
Est un académicien.
Je veux chanter la *Pucelle*...
Vis-à-vis de moi voilà
Une jeune demoiselle...
Ne parlons pas de cela.

Mais le domestique apporte
Des cartes pour le boston;
Vite je gagne la porte,
En maudissant le bon ton.
Vive une franche goguette,
Où, sans craindre les holà,
Vin, politique, amourette,
On parle de tout cela!

M. F. de Courcy.



ON N'EN FAIT PLUS, ET ON N'EN MANQUE PAS.



Air : *Du Vaudeville des Deux Edmon.*

Désirez-vous en mariage
Une fille modeste et sage,
Traitant la toilette d'abus ?
On n'en fait plus. (*bis.*)
Voulez-vous une femme altière,
Bien coquette, bien dépensière,
Aimant le faste et le fracas ?
Oh ! nous n'en manquons pas ! (*bis.*)

Jeunes filles, qui pour votre âme,
Voulez un amant dont la flamme
S'accroisse encor par vos refus,
On n'en fait plus !
Aimez-vous mieux un beau jeune homme
Qui partout vous montre et vous nomme,
Tant de vos faveurs il fait cas ?
Oh ! nous n'en manquons pas !

Voulez-vous une bonne mère
A sa fille, dont elle est fière,
Donnant l'exemple des vertus?
On n'en fait plus!
Mais de ces mères de famille
A cinquante ans avec leur fille
Luttant de conquêtes, d'appas,
Oh! nous n'en manquons pas!

L'amitié vous paraît céleste;
Les Pylade, hélas! les Oreste,
Les Euryale, les Nisus,
On n'en fait plus!
Mais des amis francs égoïstes,
Que le bonheur d'autrui rend tristes,
Ne voyant qu'eux seuls ici-bas,
Oh! nous n'en manquons pas!

Sur le théâtre, pour vous plaire,
Désirez-vous un caractère,
De bons vers, des plans bien conçus?
On n'en fait plus!
Mais voulez-vous en vers, en prose,
Force madrigaux à l'eau rose,
Des calembourgs bien sots, bien plats?
Oh! nous n'en manquons pas!

Des médecins comme Hippocrate,
A qui maux de cœur et de rate
Ne paraissent que des bibus,
On n'en fait plus !
Mais des savans en médecine,
Dont la merveilleuse doctrine
Conduit aisément au trépas,
Oh ! nous n'en manquons pas !

M. J. A. Jacquelin.

LE PETIT PAPA.

Hommage grivois, au Duc de Bordeaux, par Cadet Lafrance. (1)



Air: *J'ons un curé patriote.*

L'enfant qui nous met en danse
N'vous semble encor qu'un poupon;
Quant à moi, je vois d'avance
Un p'tit papa dans c'luron.

---

(1) Chanté à la fête donnée pour sa naissance aux Champs-Elysées.

J' m'en vas vous dégoiser ça,
Et comme moi l'on dira :
C' t enfant-là (*bis.*)
De ben d'autres s' ra l' papa ,
Oui , de ben d'autres s' ra l' papa (*bis.*)

J' crois d'abord qu' les demoiselles,
Qu' nous marions en son honneur,
N'auront pas fait les cruelles ,
Surtout dans c' jour de bonheur.
On sait c' qu'il en arriv' ra ,
Et dans neuf mois l'on dira :
C' t enfant-là (*bis.*)
Déjà d' ben d'aut' est l' papa ,
Oui , déjà d' ben d'aut' est l' papa. (*bis.*)

D'leux garçons et d'leux fillettes
Complètant le bataillon ,
Que d'Henris , que d'Henriettes
D' not' HENRI porteront l' nom !
Tout autant qu'il en naîtra ,
C'est à lui qu'on les devra.
C' t enfant-là (*bis.*)
De ben d'autres s'ra l' papa,
Oui , de ben d'autres s' ra l' papa. (*bis.*)

A ma fem' qui , com' moi-même ,
S' réjouit du bonheur commun ,

J' dis : « Est-c' que c' jour de baptême
» Ne nous en f' ra pas faire un ?
» A not' Henri , dam ! faudra
» D' bons sujets , et me voilà...
» C' t enfant-là (*bis.*)
» De ben d'autres s'ra l' papa ,
» Oui, de ben d'autres s'ra l' papa. » (*bis.*)

Vl'à qu' mon vieux voisin s'apprête
A m'imiter , car chez lui
Si c' n'est pas tous les jours fête ,
C'en est un' grande aujourd'hui.
Sa Jean' ton qu'il étonn' ra ,
Ce soir , je gag' , s'écrira :
« C' t enfant-là (*bis.*)
» D'un aut' peut-êt' s'ra l' papa ,
» Oui, d'un aut' peut-êt' s'ra l'papa. »(*bis.*)

Vrai petit-fils d'Henri-Quatre ,
D' bonne heur' not' Henri l' prouv'ra ;
C' n'est pas seul'ment pour combattre
Que d' son grand-père il tiendra.
A bons droits on l' nommera
L' pèr' du peuple , et j' dis déjà :
C' t enfant-là (*bis.*)
De ben d'autres s' ra l' papa ,
Oui , de ben d'autres s' ra l' papa. (*bis.*)

J' m'en rapporte à c' te vielle lame,
Qui s'écria, c'est connu,
En r'gardant d'un œil plein d'flamme,
L'enfant comme il était v'nu :
« Ventregué! c'est bien cela!
» Quel luron! il est bon là!
» C't enfant-là (*bis.*)
» De ben d'autres s'ra l' papa,
» Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. » (*bis.*)

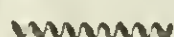
Puis, un jour, ce p'tit compère,
Se mariant tout de bon,
Il nous donnera, j'espère,
A son tour maint p'tit Bourbon;
Tout autant qu'on en d'mand'ra,
S'il nous répond : en voilà,
C't enfant-là (*bis.*)
De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s' ra l'papa. (*bis.*)

Morguenne! au Fils de la France,
Quand du bonheur d' nos enfans
Il se charge par avance,
Taillons d'l'ouvrag' pour long-temps.
Puisque plus il en naîtra,
Et plus d'heureux il fera.

C' t enfant-là (*bis.*)
De ben d'autres s' ra l' papa,
Oui, de ben d'autres s' ra l' papa. (*bis.*)

M. Ourry.

L'ERMITE IRRÉSOLU.



Air : *Du pauvre Bélisaire.* (de Garat.)

De croître et de multiplier
Adam nous a transmis la tâche :
Je crois, en mon particulier,
M'en être acquité sans relâche ;
Mais, à la volonté de Dieu,
Me voici maintenant ermite.
J'imitais Catulle et Chaulieu,
C'est saint Antoine que j'imite.

Au ciel, où je suis attendu,
J'ai beau lever mes yeux en larmes ;
Ici-bas, du fruit défendu,
Ils contemplent toujours les charmes :

Dans mon cœur, grand Dieu, fais germer
Grâce efficace et foi plénière !
J'ai besoin, pour me réformer,
De la croix et de la bannière.

Loin de maudire au chant du coq
Femmes douces, femmes cruelles,
Hélas ! je les regrette en bloc
Infidèles comme fidèles :
Pardonne, ô Dieu ! les vœux hardis
Que je fais pour l'amour des belles.
J'ose espérer un paradis
Où l'on se retrouve avec elles.

M. Le Ch. de Pis.

LE MAITRE DE DANSE.



Air : *Qu'un poète.* (De Bancelin.)

En cadence
Qu'on s'avance;
La contredanse
Commence.

En cadence
Qu'on s'avance
Au son
De mon violon.

O vous qui voulez *danser*,
Venez chez moi, jeunes filles,
Venez chez moi, jeunes drilles,
Je vais vous faire *valser*.
Mon violon fait merveille,
Et ma salle est un palais :
Elle est vraiment sans pareille
Dans le quartier du Marais.
En cadence, etc.

A tel de mes écoliers,
Je fais danser *l'élégante*,
A Louison *l'innocente*,
La *triomphante* aux guerriers.
Lise danse l'*amoureuse*,
Car la figure lui plaît;
Laure aime mieux la *sauteuse*,
Cloé fait le *moulinet*.
En cadence, etc.

Que de dispositions
Je vois dans la jeune Adèle !
Elle connaît, cette belle,
Toutes les positions.

Vous qui dansez avec elle
Trénis, *poule*, *été*, *menuet*,
Observez la ritournelle,
Tendez surtout le *jarret*.
En cadence, etc.

J'aperçois deux amoureux
Que chez moi la danse assemble;
Vous allez les voir ensemble
Figurer *en avant deux*.
Pour en garder l'habitude,
Deux courtisans parvenus
Font leur plus profonde étude
De faire de grands *Saluts*.
En cadence, etc.

Si je donne une leçon
A quelque couple, je gage
Qu'il se croit dans son ménage
Quand je joue un *carillon*.
Dabord, lorsque je commence
Mes époux font de grands sauts;
Puis, lorsque finit la danse,
Ils se trouvent dos à dos.
En cadence, etc.

Voyez la vieille *Marchais*;
Pendant une demi-lieue,

Elle ferait *demi-queue*,
Si je ne l'en empèchais....
Non-seulement aux coulisses
On fait des *écarts*, hélas !
J'ai chez moi quelques actrices,
Qui font souvent des *faux pas*.
En cadence, etc.

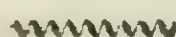
Je ne cours point le *cachet*;
Pourtant je suis dans l'aisance,
Car on apprécie en France
Mon violon, mon archet.
Je vis sans souci, sans peine
En faisant mes entrechats,
Et j'attends que la mort vienne
Me faire sauter le *pas*.

En cadence,
Qu'on s'avance;
La contredanse
Commence;
En cadence
Qu'on s'avance
Au son
De mon violon.

M. Zephir Sautereau, (maître de danse.)

Pour copie conforme, M. Robert de Rigoulène.

LA PETITE MENDIANTE.



Air : *Vaudeville des Maris ont tort.*

C'EST la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain ;
Donnez à la pauvre innocente ,
Donnez , donnez , car elle a faim.
Ne rejetez pas ma prière ,
Votre cœur vous dira pourquoi.
J'ai six ans , je n'ai plus de mère ;
J'ai faim , ayez pitié de moi.

Hier c'était fète au village ,
A moi personne n'a songé ;
Chacun dansait sous le feuillage ,
Hélas ! et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi si je demande :
Je ne demande que du pain ,
Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
Ah ! ne me grondez pas , j'ai faim.

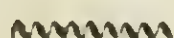
N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir ;

Mais je snis si petite encore :
Ah ! ne me laissez pas mourir !
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous, comme elle prîra !
Elle a faim : donnez, donnez vite ;
Donnez quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter ;
De l'aspect de mon infortune,
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette,
Chacun me dit : « Éloigne-toi. »
Écoutez donc ma chansonnette :
Je chante, ayez pitié de moi.

M. J. Boucher de Perthes.

LE VOLEUR.



Air : *Fille avant le mariage.*

La belle et fière Clairette,
S'en revenant du guéret,
Pour gagner sa maisonnette,
Traversait une forêt. (*bis.*)

Sans craindre le brigandage ;
Elle allait d'un pas certain ;
Une rose à son corsage
Composant tout son butin,
Un voleur,
Un voleur
Ne ravit pas une fleur.

Sous une forme trompeuse,
Lucas coupe le chemin
A la gente voyageuse
Qui veut s'échapper soudain :
« Alte-là, bourse ou la vie ! »
Dit-il, d'un ton de brigand,
Et la bergère saisie
Répond, le cœur palpitant :
« Ah ! voleur,
» Ah ! voleur,
» Je n'ai rien que cette fleur. »

« Une fleur est quelque chose !
Répond l'amant déguisé,
» Je m'en empare, pour cause,
» Dépêchons, je suis pressé. »
— « Mais, prends plutôt, dit Clairette,
En dérangeant ses atours,

» Cette riche collerette ,
» Que ce souvenir d'amours.
» Ah ! voleur ,
» Ah ! voleur ,
» Que ferais-tu d'une fleur ? »

Lucas prend la collerette
Qui lui cachait mille appas ;
De plus en plus indiscrette
Sa main ne s'arrête pas ,
Et jouant toujours son rôle ,
Du corset saute au jupon ;
Mais la belle dit au drôle ,
Arrêtant un doigt fripon :
« Ah ! voleur ,
« Ah ! voleur ,
« Où vas-tu chercher ma fleur ? »

Sans répondre à la bergère ,
Il la place rudement
Sur la douillette fougère ,
Et devient heureux amant.
Le plaisir chasse la peine ;
Et la fillette aux abois ,
De sa défaite certaine ,
Fait dire à l'écho du bois :
« Ah ! voleur ,
« Ah ! voleur ,
« Va donc ,... enlève ma fleur. »

Mais tout à coup se détache,
Dans leurs amoureux ébats,
La longue et fausse moustache
Du trop fortuné Lucas :
« Ciel! que vois-je?.. Ah ! double traître!
Dit Clairette en soupirant,
» Si je t'avais pu connaître,
» Mon honneur en est garant,
» Ah ! voleur,
» Ah ! voleur,
» Tu n'aurais pas eu ma fleur. »

Croyez-moi, jeune fillette,
Sans traverser des forêts,
On peut, je vous le répète,
Rencontrer des indiscrets.
Tenez-vous bien sur la garde,
Déjà le piége est tendu;
Celui qui le moins regarde,
Est, dût-il être pendu,
Un voleur,
Un voleur,
Qui n'en veut qu'à votre fleur.

M. L. T. Gilbert.

LA LANTERNE MAGIQUE.

RONDE.



Air : *Voilà, voilà la petite laitière.*

VOILA, voilà ma lanterne magique!
Accourez tous, jeunes et vieux;
Car dans mes tableaux, je me pique
D'offrir du neuf aux curieux!
D'abord, messieurs, vous allez voir
Un joli poète à la rose,
Qui ne conserve aucun espoir
D'obtenir une apothéose :
Bien revenu de son travers,
Il jette au feu ses petits vers.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Ce philosophe sans éclat,
Trouvant les grandeurs importunes,
Se défend d'être candidat
A notre chambre des communes;

Même, il désigne son rival
A maint suffrage électoral.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Las et dégoûté pour toujours
De politiques rêveries,
Ce publiciste de nos jours
Brûle toutes ses utopies;
Il laisse enfin aux potentats
Le soin de régler leurs états.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Deux hommes s'offrent à votre œil;
Le premier est apothicaire,
Et de son corps bravant l'orgueil,
Il daigne donner un clystère;
Le second est un médecin
Qui ne fut jamais assassin.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Gloire à ce jeune postulant
Près du comique aréopage!
On rend justice à son talent
Dès qu'il présente son ouvrage;
Sans brigues et sans protecteur,
Il obtient un tour de faveur.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Considérez ce tendre amant
Près d'une cousine jolie ;
Il veut prendre un baiser charmant,
Mais la belle, en fuyant, s'écrie :
« Pour souffrir un si doux élan,
» J'attendrai le vœu de maman. »
Voilà, voilà ma lanterne magique !, etc.

Ici, grand débat conjugal ;
Pour calmer sa femme en furie :
» Au nom du pouvoir marital,
» Dit l'époux, silence, ma mie !
— » Je me tais, répond celle-ci ;
» On doit céder à son mari. »
Voilà, voilà ma lanterne magique !, etc.

Sur la tombe d'un vieux jaloux,
Voyez sa veuve jeune et belle,
En pleurant feu son cher époux,
Jurer de lui rester fidèle ;
De sa douleur tel est l'excès
Qu'elle égratigne ses attraits.
Voilà, voilà ma lanterne magique ! . etc.

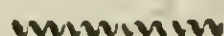
Sur le sofa de son boudoir,
Regardez cette autre Lucrèce,
Réduite au dernier désespoir
Par une trop vive caresse.

D'un sein qu'agite encor l'amour
Elle perce le doux contour.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Dans ce tribunal, sur ses droits
Aucun des plaideurs n'en impose;
L'avocat n'implore les lois
Qu'en faveur d'une juste cause;
Et le juge qui tient les plaids
Sur son siège ne dort jamais.
Voilà, voilà ma lanterne magique!, etc.

Dans cette petite cite,
On admire la courtoisie
De belles sans rivalité,
De poètes sans jalousie;
Les bals, les cercles, les banquets
N'y font point naître de caquets.
Voilà, voilà ma lanterne magique!
Accourez tous, jeunes et vieux;
Car dans mes tableaux, je me pique
D'offrir du neuf aux curieux!

M. Dusaulchoy.



VERSEZ-MOI DU BON VIN.

CHANSON DE TABLE.



Air : *Du Vaudeville final des Amazones:*

Nuit et jour ma femme bougonne,
Et presque toujours sans raison ;
Dès le matin, cette dragonne
Me fait déserter la maison. (*bis.*)
Mais contre les chagrins de l'âme
Il est un remède certain :
Pour me faire oublier ma femme,
Mes chers amis, versez-moi du bon vin,
Versez-moi (*bis*) du bon vin.

D'hymen pour adoucir les peines,
Il me fallait une Cloris ;
De l'Amour je portai les chaînes,
D'un frais tendron je fus épris ; (*bis.*)

Un ami, qui pourrait le croire!
Me souffla cet objet divin;
Pour les bannir de ma mémoire,
Mes chers amis, versez-moi du bon vin,
Versez-moi (*bis.*) du bon vin.

Trouvant Molière trop gothique,
Je suis les pas de Marivaux :
Dans un ouvrage peu comique
Je mets beaucoup de madrigaux. (*bis.*)
Devais-je craindre une culbute?
Un auteur n'est jamais devin;
Pour me faire oublier ma chute,
Mes chers amis, versez-moi du bon vin,
Versez-moi (*bis.*) du bon vin.

J'ai souscrit des lettres de change,
Leur terme approche, et pas le sou;
Avant peu, je vais, en échange,
Etre fourré.... je sais bien où. (*bis.*)
Mes créanciers, tristes vedettes,
Sur moi déjà mettent la main....
Pour me faire oublier mes dettes,
Mes chers amis, versez-moi du bon vin,
Versez-moi (*bis.*) du bon vin.

Il me faudra sur l'onde noire
Voyager un jour tôt ou tard,

Alors je ne pourrai plus boire
Ni de Bordeaux ni de Pomard. (*bis.*)
Du Phlégéton triste monarque,
Contre tes lois on lutte en vain :
Pour me faire oublier la Parque,
Mes chers amis, versez-moi du bon vin,
Versez-moi (*bis.*) du bon vin.

M. J. A. Jacquelin.

ENCORE DES BONNES GENS.

Couplets chantés le jour du baptême d'une petite nièce nommée Clémence.



Air : *De la Fête des bonnes gens.*

Une petite nièce
Qui depuis peu voit le jour,
Assez nous intéresse,
Pour mériter à son tour

Que, de l'amitié sincère,
Empruntant les doux accens,
Je la chante à la manière
Et sur l'air des bonnes gens.

Comme moi, chacun pense,
Que promettant un bon cœur,
Le doux nom de Clémence,
Saura lui porter bonheur.
Pour cette vertu sublime
Elle aura d'heureux penchans,
Qui lui gagneront l'estime,
Et l'amour des bonnes gens.

Mignonne, intéressante,
Et gentille étant enfant,
Elle sera charmante,
Mes amis, en grandissant :
Elle aura de père et mère
La droiture et le bon sens,
Et suivra, comme eux, j'espère,
L'exemple des bonnes gens.

D'un fécond hyménée
Elle est le troisième fruit;
Et si sa destinée
Selon nos vœux s'accomplit,

Un jour la petite fille
Verra, comme ses parens,
Augmenter dans sa famille
Le nombre des bonnes gens.

Enfin, de son baptême
Le jour fortuné, joyeux,
Pour nous est le troisième
Que nous fêtons en ces lieux.
Du bonheur qui nous rassemble
Profitons en même temps,
Pour célébrer tous ensemble
La fête des bonnes gens.



MÉFIEZ-VOUS

DE LA FORTUNE DU POT, DU GIGOT DE BON GOUT, DU VIN DU CRU, DE LA DEMOISELLE BONNE ENFANT, DU CONCERT D'AMATEURS et DE LA COMÉDIE BOURGEOISE.

OU

LES SIX DICTONS.

Air : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

L'an passé, d'un air agréable,
Un vieux avare, en sa maison,
Pour l'heure où l'on se met à table
M'invite à venir sans facon.
Sans façon ! ce mot m'importune,
Adieu truffes, pâté, turbot :
Je crus être dans l'infortune
Avec *sa Fortune du pot.*

Mon hôte avait prôné d'avance
Un mets dont j'aurais peu parlé ;
Ce plat ne venait pas, je pense,
Des Ardennes, de Pré salé.

Mes dents faisant mal leur service,
J'eus préféré quelque ragoût;
On met un gourmand au supplice,
Avec un *gigot de bon goût.*

Près de Paris propriétaire,
Il a des vignes, un jardin.
Mon homme nous dit que sa terre
Fournissait presque le festin.
Jugez, en goûtant ma bouteille,
Si mon chagrin s'était accru :
A Pantin se trouvait sa treille,
Pouvais-je aimer son *vin du crû?*

A mon côté j'avais Élise,
Fille unique de la maison;
De la laideur, de la sottise
Elle offre la réunion.
Chacun se sert d'un terme honnête
Pour lui trouver quelque agrément.
Quant à moi, j'appelle une bête
La demoiselle bonne enfant.

Le soir on fit de la musique,
Pendant deux heures on chanta;
Et chacun, bravant la critique,
Pinça, cria, racla, tonna.

Tous les talens, tristes merveilles,
Fatiguèrent leurs auditeurs.
Je me dis, bouchant mes oreilles:
Assez d'un *concert d'amateurs*.

Après, ce fut une surprise,
On apporta deux paravens ;
Un amoureux, une marquise,
Nous firent part de leurs tourmens.
M'imaginant être au parterre,
Je faillis les siffler trois fois :
Depuis, je suis même Molière,
Quand les *comédiens sont bourgeois*.

M. A. L. P. de Tangris.

LE VRAI KALÉIDOSCOPE,

OU

Le Transfigurateur de tous les âges.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Le Temps, qui jamais ne sommeille,
Change tout du soir au matin;
Avec lui, l'objet de la veille ;
N'est plus celui du lendemain.

Ce dieu, sur les fous et les sages,
Exerce un pouvoir destructeur
Il est enfin de tous les âges
Le parfait *transfigurateur*.

Tout est soumis à son empire,
Notre vie et nos sentimens ;
Quel est celui qui voudrait dire :
Jetons la pierre aux inconstans.
Dans nos peines les plus amères,
Quel est notre consolateur,
Et qui fait naître nos misères ?
Ah ! c'est le *transfigurateur*.

On le voit, chez bien des familles,
Remplacer l'or par des haillons ;
Demain, nous verrons aux chenilles
La richesse des papillons.
Le jour fuit pour la nuit profonde,
Et le fruit succède à la fleur :
Tout change de face en ce monde,
Au gré du *transfigurateur*.

Cléon, dans nos jours de misère,
Des partis fuyait les excès ;
Il ne respire que la guerre,
Depuis que nous sommes en paix

De moustaches il se décore,
Il fait aujourd'hui le bréteur :
Il pourra bien changer encore,
S'il plaît au *transfigurateur*.

Sous tes lois, jadis, belle Rose,
J'ai vu les amours se ranger,
Comme, près de la fleur éclose,
Se fixe l'insecte léger;
Mais ils ont fui, douleur extrême !
Adieu ton pouvoir enchanteur !
Tout obéit, la beauté même,
Aux lois du *transfigurateur*.

Léandre, au printemps de sa vie,
Semble commander aux amours;
Ce Lovelace qu'on envie,
Par ses exploits compte ses jours.
Mais, à chacune de ses pauses,
Minerve, avec un ris moqueur,
Lui montre, sous un lit de roses,
La faulx du *transfigurateur*.

Dorval aimait la jeune Lise,
Lise le payait de retour;
Mais voilà que pour Cidalise
Dorval quitte sa Lise un jour.

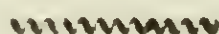
La belle, pour lui faire pièce,
Écoute un autre séducteur :
Tels sont, chez notre pauvre espèce,
Les jeux du *transfigurateur.*

ENVOI

A Mme. De....

Mais vous, ô la belle des belles,
Qu'il oublie à la fleur des ans,
Si pour vous, en amis fidèles,
Il change les indifférens;
S'il vous enrichit, pour nous plaire,
De plus d'un talent séducteur,
Rendez, ah ! rendez sans mystère,
Hommage au *transfigurateur.*

M. G. Ménard de Rochecave.



LES MESSIEURS A LA MODE.

RONDE.



Air : *La boulangère a des écus.*

De maint fat qu'on célèbrera
Voici l'histoire entière :
Rien de nouveau ne s'y verra.
C'est l'usage ordinaire,
Oui-dà,
C'est l'usage ordinaire.

A la fois il courtisera
Lise, Agathe, Glycère,
Fanny, Zulmé, Rose et Clara.
C'est l'usage ordinaire, etc.

Le matin, il leur jurera
L'amour le plus sincère ;
Et le soir, il les oublîra.
C'est l'usage ordinaire, etc.

A l'entendre, il ne trouvera
Nulle beauté sévère ;
Sur ce point, comme il mentira !
C'est l'usage ordinaire, etc.

On peut croire qu'il obtiendra
Quelque faveur bien *chère* ;
Mais des nymphes de l'Opéra
C'est l'usage ordinaire, etc.

De l'hymen un jour il faudra
Suivre enfin la bannière ;
A choisir monsieur prétendra.
C'est l'usage ordinaire, etc.

Talens, vertus et cætera
Ne le séduiront guère ;
De la dot il s'informera.
C'est l'usage ordinaire, etc.

Quand la belle lui semblera
Une riche héritière,
Vite monsieur épousera.
C'est l'usage ordinaire, etc.

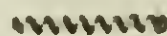
De sa femme il conservera
Le cœur sans en rien faire ;
Hors du logis il aimera.
C'est l'usage ordinaire, etc.

Tel de vous, messieurs, que peindra
Cette chanson légère ;
Sans s'y reconnaître, en rira.
C'est l'usage ordinaire, etc.

Des hommes d'aujourd'hui voilà
Les seuls droits à nous plaire ;
Et l'on aime ces monstres-là !
C'est l'usage ordinaire, etc.

Le diable les emportera
Dans sa grande chaudière,
Et chacun d'eux y bouillira :
Voilà leur fin dernière,
Oui-dà,
Voilà leur fin dernière.

M. Durzy.



COMPLAINTE

Trouvée dans les papiers de M. Tremblant.



Air : *A peine au sortir de l'enfance.*

TREMBLER est l'emploi de ma vie,
Tout blesse mes nerfs délicats ;
Je tremble seul, en compagnie,
Dans le silence ou le fracas.
Je tremble si j'ai des souffrances
De ne les voir jamais finir,
Et si j'ai quelques jouissances
Je tremble alors de les voir fuir.

Je tremble en faisant maigre chère
De mourir d'inanition ;
Bien nourri, je tremble, au contraire.
De mourir d'indigestion.
Près d'un jeune objet qui m'engage
Je tremble d'être mal traité ;
Mais je tremble bien davantage
S'il cède avec facilité.

Je tremble en écoutant l'histoire
De nos guerriers bravant la mort ;
De retour des champs de la gloire
En les voyant je tremble encor.
Je tremble quand je vois la pluie
De voir un déluge nouveau ;
Des feux de l'éternelle vie
Je tremble enfin quand il fait chaud.

Je tremble quand on me propose
Femme qui voudrait m'épouser ;
Toujours en cueillant une rose
Je tremble, hélas! de me blesser.
Avec un fat si j'ai querelle,
Je tremble sur les résultats ;
Sur le terrain si je l'appelle,
Je tremble qu'il ne tremble pas.

Je tremble quand j'entends l'impie
Dire qu'il n'est point d'avenir,
Que l'espoir est une folie,
Qu'avec la mort tout doit finir :
Mais si, rempli de ma croyance,
Je pense au dernier jugement,
Tourmenté par ma conscience,
Je tremble alors du châtiment.

Je tremble, du monde où nous sommes
Qu'enfin un jour étant parti,
Je n'obtienne jamais des hommes
Que des critiques ou l'oubli.
Ainsi dans ma triste folie,
Sans doux espoir, doux souvenir,
En tremblant je passe ma vie,
En tremblant je dois la finir.

Pour copie conforme,
M. Aza Delon.

LE PRINTEMPS.



Air : *De Valse.*

Un ciel serein vient de reparaître,
Les noirs frimats
Ont fui nos climats;
Nos yeux charmés vont le voir renaître,
Le doux printemps
Si cher aux amans!
Et sur la terre,
Dieu tutélaire,
L'astre du jour
A fait luire un regard d'amour.

Tout s'anime ; et l'air qui s'épure
D'une haleine pure
Hâte la verdure,
Et de la nature
La riche ceinture
Reprend la parure
De brillantes fleurs.
Du ruisseau l'onde fugitive
D'une ardeur plus vive
Caresse sa rive,
Où la violette
Modeste et discrète
Cache sous l'herbette
Ses fraîches couleurs.
Les ormeaux noircis par les hivers
Ont déjà repris leurs rameaux verts :
De la pulpe qui le renferme
S'élance le germe,
Et son sein avide
Boit l'onde fluide ;
Le bouton
Humide
Brise sa prison,
Et s'offre au papillon.
Réjouis par un souffle amoureux
Suspendant leurs nids industrieux,
En chantant les oiseaux s'unissent,
Les ramiers gémissent,

Les troupeaux bondissent,
Les coursiers hennissent,
Les blanches génisses
Foulent les prémices
Des prés
Diaprès.

La volupté d'un tendre délire
Sur nous répand
Le charme brûlant ;
Le cœur s'émeut, palpite, soupire,
Et le désir
Attend le plaisir ;
La bergerette
Triste et muette,
Loin du hameau
Lentement tourne son fuseau ;
Dans les champs, devançant l'aurore,
La pauvrette ignore
Quel feu la dévore,
Et par quel mystère
La gaze légère
Qui couvre son sein
S'élève sous sa main.
Le jour fuit, la sensible Anette,
Rêveuse, inquiète,
S'en revient seulette ;
Celui qui la guette

La suit en cachette,
Et dans sa retraite
Sans bruit
S'introduit.
Là, l'écho des paisibles vallons
Nous redit de naïves chansons.
Les bergères,
Bien loin de leurs mères,
Des argus sévères,
Vont, sous les coudrettes,
Causer d'amourettes,
Conter les fleurettes
Des légers
Bergers.
Au printemps, qui peut ravir son cœur
A l'Amour, à ce dieu créateur ?
On aspire
Avec le Zéphire
Le feu qu'il inspire ;
Tout cède à son empire ;
Tout ce qui désire
Languit et soupire,
Suit l'enfant
Charmant....
Qui trompe si souvent.

Viens, ma Julie ; ah ! fuyons la ville ;
Viens admirer ces tableaux
Nouveaux ;

Hâtons nos pas :
Un champêtre asile,
Loin du fracas,
Offre tant d'appas !
Partons bien vite ;
Tout nous invite
A profiter des beaux jours
Qu'on trouve si courts :
Viens, suivons, ô ma tendre amie!
La route fleurie
De cette prairie ;
Gagnons cet ombrage
Où l'épais feuillage,
Bravant la chaleur,
Entretient la fraîcheur.
Dans mes bras enfin je te presse,
O chère maîtresse,
Douce enchanteresse !
Dans ton œil qui brille
La flamme pétille,
Et vient m'embrâser
Dans un tendre baiser.
A quoi bon porter ces vains atours ?
L'art doit-il te prêter son secours?
Ma Julie!
Ah! je t'en supplie,
Ne sois embellie
Que des dons de Flore ;
Que sa main décore

Ce front que j'adore!
Que de frais
Bouquets
Ornent seuls tes attraits :
Laisse en paix flotter tes noirs cheveux ;
Voiles jaloux qui trompez mes vœux ,
Tombez tous aux pieds de Julie ;
Mon âme ravie
A la sienne est unie!
Rocher solitaire
Couvert de fougère ,
Deviens à ton tour
Le trône de l'Amour.

Feu M. Monperlier.

ELOGE DU COEUR,

Par un disciple de Boufflers.

Air : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

C'est le cœur, le cœur, le cœur,
Que Boufflers chante
Et nous vante,
C'est le cœur, le cœur, le cœur,
Qui fait le vrai bonheur.

Lorsque le dieu de la tendresse,
Jouant un tour de sa façon,
Veut attendrir une Lucrèce
En faveur d'un joli garçon,
  Afin de faire brèche
  A tant de cruauté,
  Par sa maligne flèche
  Quel but est ajusté?
C'est le cœur, le cœur, etc.

Jaloux de rendre la richesse
Compagne des plus doux attraits,
Chacun sait la délicatesse
Qui distingue l'amour anglais.
  Quand sa main généreuse
  Lui prodigua son or,
  De la jeune danseuse
  Que réclame Milord?
C'est le cœur, le cœur, etc.

Par le rang ici l'on diffère,
Pour chaque belle il en est un;
Mais la princesse et la bergère
Ont toujours un point de commun.
  Sous la riche parure,
  Les pompeux ornemens,
  Sous la modeste bure,
  Que cherchent leurs amans?
C'est le cœur, le cœur, etc.

Qui fait préférer par l'actrice
Le jeune Armand au vieux Mondor ?
Qui rend un timide novice
Pour la vieille Orphise un trésor ?
Qui fait naître leurs flammes,
Et, chez leurs favoris,
Que trouvent tant de femmes,
Mieux que chez leurs maris ?
C'est le cœur, le cœur, etc.

A l'Opéra, sans nul scandale,
En gardant bien leur gravité,
Les compagnes de *la Vestale*
Chantent en chœur la chasteté.
Après qu'un tel service
S'est fait avec honneur,
Rentré dans la coulisse,
Que fredonne le Chœur ?
C'est le cœur, le cœur, etc.

Jolis yeux font mainte conquête,
Mais il faut les apercevoir ;
Joli pied, pour tourner la tête,
A besoin de se faire voir.
Chez la fraîche Glycère,
Quel objet enchanteur
Peut, même sans lumière,
Exciter notre ardeur ?
C'est le cœur, le cœur, etc.

Qui charmait la tendre Délie
Dans Tibulle qui l'adora?
Que cherchait l'ardente Julie
Chez son Ovide, *et cœtera*?
Que trouvait à sa guise
Partout l'heureux César?
Que rêvait Héloïse
Près du triste Abailard?
C'est le cœur, le cœur, etc.

Qui fit de la divine Laure
A Pétrarque chérir le nom?
A plus de soixante ans encore
Qui faisait adorer Ninon?
Que garda *la Pucelle*
Comme un vrai talisman?
Que donna Gabrielle
A son royal amant?
C'est le cœur, le cœur, etc.

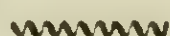
Oui, le cœur est le bien suprême,
Pour lui chacun est enflammé;
C'est pour avoir le cœur qu'on aime.
C'est quand on l'a qu'on est aimé.
De succès infaillibles
Veut-on ne pas manquer,
Chez nos femmes sensibles
Que faut-il attaquer?

C'est le cœur, le cœur, le cœur,
Que Boufflers chante
Et nous vante,
C'est le cœur, le cœur, le cœur,
Qui fait le vrai bonheur.

M. Ourry.

LE JOURNAL DU MATIN, ET LE JOURNAL DU SOIR.

VAUDEVILLE MORAL.



Air : *Je suis né natif de Ferrare.*

Dès que nous ouvrons la paupière,
Fixant, réglant notre carrière,
Pour chacun de nous le destin
Prépare un *Journal du matin ;*
Trop heureux quand il le compose
Sur un feuillet couleur de rose !
Car souvent sur un feuillet noir
Il fait notre *Journal du soir.*

Le sage, au lever de l'aurore,
Rend grâce aux Dieux de voir encore
Un jour jusqu'alors incertain,
Voilà son *Journal du matin.*
Du temps qu'il saisit au passage,
Lorsqu'il a fait un bon usage,
Il s'endort plein d'un doux espoir,
Et voilà son *Journal du soir.*

Au point du jour, le riche avare,
Supputant l'or qu'il accapare,
Rit de voir grossir son butin,
Voilà son *Journal du matin*;
Atropos vient, quand le jour baisse,
L'avertir qu'il faut, sans sa caisse,
Partir pour le sombre manoir....
Et voilà son *Journal du soir!*

L'auteur d'une pièce annoncée
Jouit déjà, par la pensée,
D'un succès brillant et certain....
Voilà son *Journal du matin!*
Bientôt, de la part de Thalie,
Un funeste sifflet publie
Que le nigaud s'est laissé cheoir....
Et voilà son *Journal du soir!*

Jusqu'au dîner, vieille coquette
Perd tout son temps à sa toilette,
Pour se donner l'air enfantin ;
Voilà son *Journal du matin !*
Après souper, c'est autre chose,
Voyant fuir le lys et la rose,
Elle fuit, hélas ! son miroir....
Et voilà son *Journal du soir !*

L'Amour, que le désir éveille,
Des Grâces pillant la corbeille,
Près de Vénus fait le lutin,
Voilà son *Journal du matin !*
A midi, son flambeau nous brûle ;
Mais plus tard l'Hymen, sans scrupule,
Survient armé d'un éteignoir...
Et voilà son *Journal du soir !*

Pour moi, dès que je vois paraître
Le jour à travers ma fenêtre,
Je bois Pomard et Chambertin....
Voilà mon *Journal du matin!*
A quatre heures gaîment je dîne ;
Je vais ensuite, à la sourdine,
Surprendre Emma dans son boudoir....
Et... voilà mon *Journal du soir!*

M. Armand Gouffé.

ENIGME.



Air: *Du Vaudeville de Jean Monet.*

Comme un oiseau de passage
Je parais en tout pays ;
Et je suis femme sauvage,
Quoique souvent à Paris.
Dans les bois,
Maintes fois,
On vit l'amant de la chasse
Pour moi déserter la trace
Du cerf qu'il mit aux abois. (*ter.*)

De la fortune bizarre
Je rassemble tous les traits;
Autant qu'elle je suis rare :
Je me montre et disparais;
Chez Plutus,
Chez Vénus,
Heureux celui qui m'attrape !
Mais aussi, lorsque j'échappe,
On ne me retrouve plus.

Maint philosophe s'attache
A chercher la vérité,
Avec soin elle se cache;
J'ai moins de timidité;
Je séduis,
Car je suis
Ainsi qu'elle toute nue;
Mais sans craindre d'être vue
Je puis être au fond d'un puits.

Amans, amis, gens d'affaires,
Rimeurs, gens de bien, filoux,
Guerriers, joueurs et corsaires,
Hélas! vous me cherchez tous.
Que de soins
Sur tous points
Pour me trouver on épuise!
Mais souvent je favorise
Celui qui m'attend le moins.

Au désir qui me caresse
J'ai cent moyens d'échapper;
Mais l'amour par son adresse
Vient à bout de me tromper;
A ses vœux
Quand je veux

Opposer la résistance ,
Le fripon a l'insolence
De me saisir aux cheveux.

M. Tournay.

POUR BIEN PRÊCHER,

IL FAUT PRÊCHER D'EXEMPLE.

VAUDEVILLE.

Air : *De Marianne.*

En qualité de secrétaire ,
Amis , dans mes sages leçons ,
Je vous dis à tous qu'il faut faire
Chaque mois une ou deux chansons.
Et cependant ,
Le plus souvent ,
Je suis le seul qui se trouve en arrière.
Je veux aussi ,
Dès aujourd'hui ,
A nos banquets prêtant un ferme appui ,

Ne jamais aborder ce temple
Sans couplets à vous décocher ;
Car je sens que, pour bien prêcher,
Il faut prêcher d'exemple.

Réduit pour ainsi dire à l'âme,
On entend le vieillard Mercour,
Tous les jours, à sa jeune femme,
Vanter les doux exploits d'amour ;
Toutes les nuits,
Froid comme un puits,
Jamais d'hymen il n'entonne la gamme.
Par amitié,
De sa moitié
Un sien neveu daigne prendre pitié ;
Et la belle, qu'amour contemple,
Dit, quand Mercour veut se fâcher :
« Que voulez-vous ? pour bien prêcher,
« Il faut prêcher d'exemple. »

L'aimable et naïve Constance
A son amant disait un jour :
« Crois-moi, cher Paul, c'est la constance
» Qui fait le seul prix de l'amour.
» Ah ! si jamais
» Tu me quittais,
» Crains mon courroux, redoute ma vengeance ! »

Avant un mois,
Du beau François,
Sans en mourir, Constance avait fait choix ;
Et Paul, abandonnant le temple
Que François venait d'approcher,
Part en disant : « Pour bien prêcher,
» Il faut prêcher d'exemple. »

Cet Aristarque si sévère,
Par lui vanté dans son journal,
Et qui, jadis, a du parterre,
Reçu l'affront le plus fatal,
Par ses écrits,
Du goût proscrits,
Malgré Phébus, veut se mettre en lumière,
Et frondant tout,
Il va partout
Nous vantant l'art et les règles du goût.
Mais lorsqu'il veut qu'on le contemple
Comme un modèle à rechercher,
Il ignore, pour bien prêcher,
Qu'il faut prêcher d'exemple.

Pour charmer l'ennui du veuvage,
Dame Alix a fait un amant ;
Mais à sa fille, en femme sage,
Elle défend d'en faire autant.

Pourtant Suzon
D'un bon garçon
D'avance apprend le secret du ménage.
Dans ce moment,
Les surprenant,
Alix, en vain, veut chasser le galant.
Suzon, dont la malice est ample,
Lui dit : « Quoi! tu veux empêcher!...
» Eh! mais, maman, pour bien prêcher,
» Il faut prêcher d'exemple. »

Peste soit de ce rimeur blême,
Que l'on voit, fade buveur d'eau,
Avec sa face de carême,
Nous chanter le jus du tonneau.
Il dit en vain :
» Vive le vin! »
C'est dans sa bouche un infâme blasphême :
Pour qu'à Bacchus
Nos vœux soient dus,
Il faut, par jour, quand trente pots sont bus,
Vider encor un broc bien ample,
Et l'avaler sans trébucher;
Oui, mes amis, pour bien prêcher,
Il faut prêcher d'exemple.

M. J. F. Pitt,
Secrétaire de la Société Epicurienne de Lyon.

LE MÉNESTREL.

CHANSONNETTE.



Air : *De M. Lemierre.*

Si tu veux plaire,
Me dit un jour
L'espiégle Amour,
Suis ma bannière.
Fais des chansons,
Et, dès l'aurore,
Tire des sons
D'un luth sonore ;
Comme Blondel,
Sois *ménestrel.*

L'avis m'enchante,
Et j'obéis :
Partout pays
Je vais, je chante.
Mais quand je veux
Tenter les belles,

Comblant mes vœux,
Répondront-elles
Au doux appel
Du *ménestrel?*

L'Amour couronne
Tous mes désirs,
Et de plaisirs,
Il m'environne.
A l'univers
Contant ma vie,
Le Dieu des vers,
Malgré l'envie,
Rend immortel
Le *ménestrel!*

La bergerette
Qu'au loin je vois,
Vient à ma voix,
Sous la coudrette.
Mon luth vainqueur
Charme l'Altesse,
Ouvre son cœur
A la tendresse,
Et son châtel
Au *ménestrel!*

Le casque en têto
De fiers soldats
Des grands états
Font la conquête !...
Mais pour donner
Des fers aux belles,
Pour enchaîner
Les plus rebelles,
Non, rien n'est tel
Qu'un *ménestrel !*

M. Armand-Gouffé.

LES SIX SENS.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

L'OUIE.

L'ouie est un don admirable,
C'est le premier de tous les sens,
Surtout près d'une femme aimable
Qui partage nos sentimens.
Rien ne vaut le plaisir d'entendre,
Au milieu d'un doux entretien,
Ces mots, qu'exprime une voix tendre :
« Si tu le veux, je le veux bien. »

LA VUE.

Un philosophe eut pour système,
De n'être heureux qu'en vision;
Et prétendit que l'amour même
N'était qu'en contemplation.
Platon commit une bévue
Par un argument si nouveau;
Le bonheur n'est pas dans la vue,
Puisque l'Amour porte un bandeau.

L'ODORAT.

Je fuis cette vieille coquette,
Dont le talent des parfumeurs
Ne peut, pour sa riche toilette,
Alambiquer assez de fleurs.
Le naturel est plus suave,
Et je préfère, en tous les temps,
Le bouquet des vins de ma cave
A tous les bouquets du printemps.

LE GOUT.

Le goût est aussi nécessaire
Aux cuisiniers, qu'aux beaux esprits;

Car sans l'un point de bonne chère,
Sans l'autre point de bons écrits.
Pour la cuisine et la morale,
Il est bien reconnu partout
Que sur le rocher de Cancale,
On trouve le temple du goût.

LE TOUCHER.

Le toucher est un sens utile;
Et ne fut jamais un péché;
Car saint Thomas, dit l'Évangile,
Ne crut qu'après avoir touché.
Convenons qu'un pareil modèle
Nous a servi dans plus d'un cas;
Près d'un flacon ou d'une belle.
Nous sommes tous des saint Thomas.

LE SENS COMMUN.

Sur ces couplets n'allez point faire
De favorables jugemens;
Je suis heureux, si pour vous plaire,
J'ai su les tourner en tous *sens*.
Arrêtez-vous, car il me semble,
Qu'on peut en avoir encore un,

Si pour vous les chanter ensemble,
Vous me trouviez le *sens* commun.

M. J. ALBERTIN.
(Vice-Président de la Société Épicurienne de Lyon.)

LE LAIT.

Air: *Du Vaudeville du Fandango.*



Eh! quoi, nous verra-t-on toujours,
Ainsi que des buveurs insignes,
Fuyant les grâces, les amours,
Ne nous occuper que des vignes?
Puis qu'enfin ce genre déplait
A plus d'une belle farouche,
Amis, je vais chanter le lait.....
Déjà l'eau m'en vient à la bouche.

C'est dans un vase éblouissant
Que la prévoyante nature
Plaça ce nectar blanchissant,
Notre première nourriture;

Bientôt pour ce vase charmant
Dans nos cœurs un désir s'éveille :
Et l'on nous voit, en grandissant,
Au vin préférer la bouteille.

Portant gaîment son pot au lait,
Voyez la séduisante *Aline*
Nous cacher sous son blanc corset
Des formes que l'amour devine;
Près du chasseur qui la guettait,
Sur les fleurs fraîchement écloses,
Aline, sans son pot au lait,
N'eût pas montré le pot aux roses.

Craignez un amant indiscret,
Naïve et gentille fillette,
Si vous allez boire du lait
Sous le feuillage et sous l'herbette.
Tout badinage est défendu,
Je le dis, vous pouvez m'en croire :
Quand votre lait et répandu....
La faute est faite, il faut la boire.

Si le sort m'eût fait médecin,
Disciple de la fraîche Hygie,
Pour le bonheur de mon prochain,
J'eusse ordonné, toute ma vie :

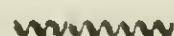
Petit lait à nos grands esprits ,
Lait de brebis aux innocentes ,
Lait virginal à nos Laïs ,
Lait d'ânesse aux femmes savantes.

D'Epicure , dans nos banquets ,
Que nous suivons peu la morale !
Du lait , des fruits , voilà les mets
Qui paraient sa table frugale.
Cette sobriété me plaît ,
Et j'en veux faire ma compagne ;
Je veux toujours chanter le lait...
En sablant Bordeaux et Champagne.

Feu M. Monperlier.

LE POSSIBLE ET L'IMPOSSIBLE.

VAUDEVILLE.



Air : *Un jour Lucas dans la prairie.*

Composer des chansons nouvelles ,
Et , dans un cercle épicurien ,
Fèter Bacchus , vanter les belles...
Ça s'peut fort bien ! (*bis.*)

Mais par jour vider une tonne,
Livrer à Paphos vingt combats,
Et faire une chanson fort bonne...
Ça n'se peut pas! (*bis.*)

Qu'un malheureux, dont l'espérance
Fut toujours l'unique soutien,
Aspire à se voir dans l'aisance...
Ça s' peut fort bien! (*bis.*)
Avec cent mille écus de rente,
Qu'un traitant, bien gros et bien gras,
De sa fortune se contente...
Ça n' se peut pas! (*bis.*)

Que mons Pillardin, pour la scène
Rhabillant un ouvrage ancien,
Obtienne un grand succès, sans peine...
Ça s' peut fort bien! (*bis.*)
Mais qu'il tire de sa cervelle,
Sans faire au théâtre un faux pas,
Une pièce vraiment nouvelle...
Ça n' se peut pas! (*bis.*)

Qu'une fillette au front sévère,
A l'air gauche, au naïf maintien,
En secret voyage à Cythère...
Ça s' peut fort bien! (*bis.*)

Mais qu'une veuve jeune et tendre,
A qui l'amour parle tout bas,
S'obstine à vieillir sans l'entendre...
    Ça n'se peut pas... (*bis.*)

Sortant de la foule commune,
Fierval, qui ne possédait rien,
En trois mois, dit-on, fit fortune...
    Ca s' peut fort bien! (*bis.*)
Il la fit, à ce qu'il assure,
Par des moyens fort délicats,
Sans vol, sans fraude et sans usure...
    Ça n' se peut pas! (*bis.*)

Au célibat long-temps fidèle,
De Saint-Roch un vieux paroissien
Prend une femme aimable et belle...
    Ca s'peut fort bien! (*bis.*)
Près de la pauvrette il espère
Que, rajeuni par ses appas,
Bientot il va devenir père...
    Ça n' se peut pas! (*bis.*)

Purgon vante l'eau fraîche et pure,
Et prétend que, par son moyen,
Il a fait mainte et mainte cure...
    Ça s' peut fort bien! (*bis.*)

Mais lorsque Purgon nous conseille
D'en faire à table un plus grand cas
Que du charmant jus de la treille...
Ça n' se peut pas ! (*bis.*)

M. ARMAND GOUFFÉ.

LA FEMME TROP SENSIBLE.



Air : *J'ai vu la meûnière du moulin à vent.*

De maîtriser mon faible cœur
Je perds l'espérance ;
Car à m'attendrir, par malheur,
J'ai trop de tendance.
Le moindre rien suffit, hélas !
Pour troubler mes nerfs délicats...

— (1) Et dès que je suis émue.... ma raison s'égare.... ma voix s'embarrasse... je puis à peine articuler.... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas ?

---

(1) Tout ce qui suit le trait — doit être proféré avec l'accent d'une vive émotion et en observant les interruptions que le sens exige ; les ah! ah! indiquent des soupirs.

De Linval, mon petit cousin,
J'aime l'innocence;
Il met à me baiser la main
Une pétulance!...
— Ce jeu vous offre tant d'appas,
Qu'il faut craindre ses résultats.

Mon jeune ami, vous vous faites du mal.... finissez ce badinage.... je l'ordonne.... cruel enfant.... vous recommencez.... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas?

De mes attraits Mondor épris
Se met en dépense;
Une corbeille d'un grand prix
Toujours le devance.
— Quoi! des bijoux! des falbalas!
C'est votre amour dont je fais cas.

D'honneur, vous êtes trop magnifique.... je devrais refuser.... mais je suis pour vous d'une faiblesse!... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas?

Quoique jeune, mon médecin
Est plein de science.
« Voyons, dit-il, de votre bain
» Quelle est l'influence?

» Le foie a certain embarras... »
— Cher docteur, vous palpez trop bas :

Votre main n'est plus sur la région.... j'éprouve un tressaillement.... tout mon système est ébranlé.... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas ?

Doué d'un talent merveilleux,
Mon maître de danse
Fait avec grâce en avant-deux,
Et puis il balance.
De suite il bat six entre-chats ;
— Mais vous n'êtes donc jamais las...

Assez, Duzéphir, assez.... vous avez d'autres leçons à donner.... je vous défends ces tours de force... encore.... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas ?

Un poëte, que fait gémir
Mon indifférence,
Me dit qu'il paîrait un soupir
De son existence.
— Vous êtes, mon cher Dorilas,
Fade comme vos opéras ;

Hé bien ! mourez en paix, au lieu d'un soupir, je vous en accorde deux.... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas?

Florville est dangereux à voir;
Je fuis sa présence.
Il se trouve dans mon boudoir,
Malgré ma défense:
— Vous avez donc suivi mes pas;
Que les hommes sont scélérats!

Votre entrée ici est une indignité... une trahison... je devrais sonner... vous êtes un monstre... ah!., ah!..

De ma complaisance
N'abusez-vous pas?

Mon mari m'aime comme un fou,
(Quelle extravagance!)
Ivre de tendresse, à mon cou
Souvent il s'élance;
— Serai-je toujours dans vos bras?
Cessez d'aussi bourgeois ébats.

C'est du dernier ridicule, monsieur.... un époux de deux mois!... quelle folie!... ah!... ah!...

De ma complaisance
N'abusez-vous pas.

M. Durzy.

LE DÉCROTTEUR.

Air : *Qu'un poète.* (de Bancelin.)

Je décrotte,
Je décrotte,
Je cire, j' brosse et je frotte;
Je décrotte,
Je décrotte :
J' possède un talent
Brillant.

J' suis établi dans le coin
D' la porte d'un ministère ;
J' puis m' vanter d'avoir affaire
A chaque heur' soir et matin ;
Car, auprès de son altesse,
Ceux qu' ont l' bonheur d'être r'çus,
Font croire, par mon adresse,
Qu'en voiture ils sont venus.
Je décrotte, etc.

Suivant l'état j' cir' les gens :
Quand une jeune épousée
Vient à moi pour être brossée,
Alors, sans perdre de temps,

J'la frotte avec tant d' courage
Qu'son p'tit soulier paraît neuf;
Quant aux maris... c'est l'usage
D'les cirer au jaune d'œuf.
Je décrotte, etc.

J' bross' plus d'un auteur fameux,
J' frotte beaucoup d' belles dames,
J' cir' des faiseux d'mélodrames
Qui, pour ça, n'en r'luis' pas mieux.
J' décrotte, et ce n'est pas sans peine,
Des gens qui sont en plac'... mais,
D' quequ' façon que j'm'y prenne,
La crotte n' les quitt' jamais.
Je décrotte, etc.

Autrefois j' tondais les chiens,
Aux chats j' coupais... quelque chose,
Mais j'crois à la m'tempsychose,
Et certain jour je m' souviens
Qu' dans un chien j'crus reconnaître
Un ami, mèm' dans l'malheur;
Dans un chat, malin et traître,
J'crus voir revivre un flatteur.
Je décrotte, etc.

Mes ciseaux d'un angora
Un jour éteignaient la race;

C' pauv' minet dans sa disgrace
Miaulait comme un vrai castra;
Soudain une p'tit' chatt' grise
Vint à ses cris, l'œil hagard,
Et je crus voir Héloïse
Venant au s'cours d'Abailard.
Je décrotte, etc.

J'ai séduit plusieurs objets
Par ma subtile éloquence,
Si j' vois qu' la correspondance
Pour un' belle a des attraits,
Alors ma cire luisante
Me sert d'encre, et l'on se dit:
S'il charme plus d'une amante,
C'est que son style éblouit.

Je décrotte,
Je décrotte,
Je cire, j' brosse et je frotte;
Je décrotte,
Je décrotte,
J' possède un talent
Brillant.

M. Adrien Payn.

LE CABINET DE LECTURE.



Air : *La comédie est un miroir.*

A ma boutique accourez tous,
Vous qui cherchez à vous instruire;
Je puis, messieurs, suivant vos goûts,
Vous donner des livres à lire.
Je loue aux femmes des romans,
Des contes bleus aux journalistes,
Des idylles aux vrais amans,
La *Gastronomie* aux artistes.

Je loue aux pères par trop bons
Les leçons charmantes d'Etienne;
Aux vieilles filles les *Saisons*,
Aux vieux époux l'*Histoire ancienne*;
L'*Enfant prodigue* aux jeunes gens,
A quelques lecteurs la *Pucelle*;
Des épigrammes aux méchans,
Aux maris la *Femme infidelle*.

Je loue encore aux barbouilleurs
L'*Art de peindre* avec élégance;

L'*Homme volant* aux procureurs
Et la *Pitié* pour l'indigence ;
Le *Masque* à plus d'un intrigant
Forcé de nous cacher sa vie ;
Enfin, l'*Espérance* à l'amant
Eloigné de sa douce amie.

Pour les vrais savans j'ai Buffon,
L'*Art d'aimer* pour maintes coquettes ;
Pour les gens d'esprit j'ai Piron,
Richelet pour certains poëtes ;
Tartufe pour les faux dévots,
Les Baisers pour femmes gentilles ;
La *Boîte à l'esprit* pour les sots,
Le *Fruit défendu* pour les filles.

Les amateurs trouvent ici
Les œuvres du divin Molière ;
Beaumarchais, Demoustier, Parny,
La Fontaine, Rousseau, Voltaire.
Gresset toujours a des lecteurs
Amans de sa muse badine ;
Mais las ! parmi ces bons auteurs,
Bien peu de gens prennent Racine.

M. G. Menard De Rochecave.

LE CHANSONNIER.



Air : *De Toberne.*

En narguant la détresse,
Rire, chanter toujours,
Au sein de la paresse
Voir s'écouler ses jours ;
Aux myrtes de Cythère
Enlacer un laurier ;
Chanter le caractère,
La valeur d'un guerrier;
Régir le ministère,
Loger dans un grenier,
Voilà, voilà le Chansonnnier,
Voilà, voilà, voilà le Chansonnier.

A la bonne cuisine
Trouver bien des appas;
Courtiser sa voisine
Et manger son repas;
Chansonner à la ronde,
Sans se faire prier;

Près d'une table ronde
Se placer le premier ;
Sans crainte qu'on le fronde
En sortir le dernier,
Voilà, voilà le chansonnier,
Voilà, etc.

Près des amours propices,
Sans les effaroucher,
Mener jeunes novices,
Et ne jamais broncher ;
Courtiser les donzelles,
Et, pour les égayer,
Prendre à l'Amour ses ailes,
Sans craindre d'effrayer ;
Se placer auprès d'elles,
Et remplir leur panier,
Voilà, voilà le chansonnier,
Voilà, etc.

Enfin, au lit, à table,
Se montrer en vainqueur ;
Près des deux être stable,
Leur partager son cœur ;
Etre buveur insigne ;
De Bacchus officier,
Porter partout le signe
De son jus nourricier;

En adorant la vigne,
Mourir dans un cellier,
Voilà, voilà le chansonnier,
Voilà, etc.

M. Alexandre.

LA GAIETÉ PERDUE ET RETROUVÉE.



Air : *De la pipe de tabac.*

Dans mon pays méconnaissable
La tristesse règne aujourd'hui,
Et son antagoniste aimable
Bien loin de nous, disais-je, a fui.
Quand sous un voile qui la couvre,
Et non moins surpris qu'enchanté,
Au milieu d'un deuil je découvre,
Un beau jour, l'aimable gaîté.

Un neveu, d'une voix plaintive,
S'écrie avec l'accent du deuil :
Mon oncle, il faut que je te suive.
Tu peux m'attendre en ton cercueil.

J'ignore s'il tint sa promesse;
Mais en regardant de côté ,
Sous le voile de la tristesse
Je vis se cacher la gaîté.

Quels pleurs , quels cris à fendre l'âme
Sa font entendre en ce moment ?
C'est un mari qui suit sa femme
Dans un superbe enterrement.
Je te suis , moitié de moi-même ;
Oui , oui , le sort en est jeté.
Mais son voile , ô surprise extrême !
S'ouvre et laisse voir la gaîté.

Une femme en larmes s'écrie :
O dieux ! de mon bonheur jaloux ,
Pourquoi me laissez-vous la vie ,
Quand vous l'ôtez à mon époux ?
Un ami du défunt et d'elle
Etait assis à son côté ,
Et dans l'œil mouillé de la belle
On reconnaissait la gaîté.

La gaîté jadis chez Thalie
Habitait , mais n'habite plus ,
Et de chez elle on l'a bannie
Pour faire place à quelqu'intrus.

La chercher, inutile peine!
Disais-je, hélas! tout attristé,
Lorsqu'un beau jour chez Melpomène
Je retrouve enfin la gaîté.

C'EST TOUT CHAUD,

C'EST TOUT BOUILLANT.

CHANSONNETTE.

Air : *Sans mentir son ruban m'a fait plaisir.*

Voyez la troupe friande
De tous ces petits marmots;
Comme ils lorgnent la marchande
Qui leur offre ses gâteaux!
— Je n'en refuse à personne;
Venez croquer, en payant,
Dariole, pets de nonne,
Petit pâté croustillant:
C'est tout chaud, tout bouillant,
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

Au diable une grande table
Où l'on sert tout à la fois!

Un repas est détestable
Lorsque tous les plats sont froids.
Vive un dîner de famille !
Le potage est excellent ;
J'entends le boudin qui grille ;
Le café sera brûlant :
C'est tout chaud, tout bouillant,
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

Au temple de Melpomène
Sifflons, sifflons cet acteur
Qui refroidit chaque scène,
Et glace le spectateur.
Mais quand j'entends au théâtre
De Talma le sombre accent,
Tout un public idolâtre
Avec moi dit à l'instant :
C'est tout chaud, tout bouillant,
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

Au noble champ de la gloire
Voyez le guerrier français ;
Pour ce fils de la victoire
Un combat est un succès ;
Il brave de la mitraille
Le feu terrible et bruyant ;

De nos Français en bataille
L'ennemi dit en fuyant :
C'est tout chaud, tout bouillant,
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

Rangez-vous sous mes enseignes,
Amans joyeux et lurons ;
Aux vieillards laissons les duègnes,
Et n'aimons que les tendrons ;
Près de vieille qui brandille
Je ne peux être vaillant :
Mais près d'une jeune fille,
Oh ! comme je suis brillant !
C'est tout chaud, tout bouillant,
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

Le printemps me ravigote ;
L'été m'offre mille appas :
En hiver quand je grelote,
Ma foi ! je n'existe pas.
Lorsqu'il faudra que je sorte
De ce monde en enrageant,
Pour un frileux de ma sorte
Que l'enfer est attrayant !
C'est tout chaud, tout bouillant.
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

M. J. A. Jacquelin.

VIVE LE VIN, VIVENT LES BELLES.



Air : *Vive le Roi, vive la France.*

Dieu du pressoir, charme des cœurs,
Beau nourrisson du vieux Silène,
Couronné de pampre et de fleurs,
Bacchus, vient soutenir ma veine!
Du Pinde, sois le souverain;
Sans le secours des neuf pucelles,
La flamme inspire ce refrain :
Vive le vin! vivent les belles!

De l'Indien premier héros,
Quand, vainqueur d'un peuple profane,
Tu vins au rocher de Naxos
Enlever la tendre Ariane,
Pour allumer ses nouveaux feux,
Sous un dais de grappes nouvelles,
Tu lui chantais ces mots heureux :
Vive le vin! vivent les belles!

Je veux que ce cri séducteur,
Signal d'amour, de jouissance,

Soit le poison de la douleur,
Qui s'attache à notre existence.
Sous les lambris de la grandeur,
Sous le toit d'humbles jouvencelles,
Je chante avec la même ardeur :
Vive le vin ! vivent les belles !

Sexe trompeur, sexe trompé,
Trésor de grâces, de folie,
Par tes attraits, je suis frappé,
Et tes défauts, je les oublie.
Ah ! si tu veux, sans nul effort,
Rendre tes chaînes immortelles,
Avec Bacchus reste d'accord...
Vive le vin ! vivent les belles !

Pleurez sur vos folles erreurs,
Mortels, vous qu'on voit à la ronde,
Pour théâtre de vos fureurs
Choisir le théâtre du monde.
Vos débats vous feraient pitié,
Et vous ririez de vos querelles,
Si vous aviez toujours crié :
Vive le vin ! vivent les belles !

Vous, qui des Grecs et des Latins,
(Gais soutiens du Caveau moderne,)

N'aimez que ces auteurs divins,
Qui rimaient, buvant le Falerne;
Rempli d'un espoir enivrant,
Puissé-je, ô mes brillans modèles,
Vous fredonner en expirant:
Vive le vin! vivent les belles!

Feu M. Monperlier.

CONSEILS

D'UN PÈRE A SON FILS.

CHANSON MORALE.



Air: *Du Vaudeville des Amazones.*

« Si tu veux m'en croire, Valère,
» Me dit mon père un certain jour,
» Tu prendras leçon de ton père
» Pour te diriger en amour. (*bis.*)
» A nos beautés si tu cherches à plaire,
» Mets à profit jusqu'aux moindres instans,
» Et prudemment, de peur d'être en arrière,
» Mon bon ami, prends toujours les devans. (*bis.*)

» Dans les beaux yeux de ta maîtresse
» Découvres-tu certain désir,
» Qui t'annonce que la traîtresse
» Loin de toi cherche le plaisir,
» Retiens l'avis que ton père te donne;
» Il l'éprouva lorsqu'il avait vingt ans:
» Pour qu'un tendron jamais ne t'abandonne,
» Mon bon ami, prends toujours les devans.

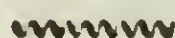
» Renonçant au dieu de Cythère,
» Pour sacrifier à l'hymen,
» Si tu prends gente ménagère,
» Songe à surveiller ton lien.
» Si ton voisin voulait, en ton absence,
» A ta moitié pousser trop d'argumens,
» Avec la sienne, en homme de prudence,
» Mon bon ami, prends toujours les devans.»

Comme un enfant sage et timide
D'un père écoute les avis,
En tout temps le mien fut mon guide,
Et ses conseils furent suivis.
Eh! qui d'ailleurs du plus sage des pères
Eût oublié les avis si savans?
» Pour aller vite en plaisirs, en affaires,
» Mon bon ami, prends toujours les devans.»

M. Combes jeune.

LE DOS AU FEU,

LE VENTRE A TABLE.



Air : *Du Verre.*

Tous les favoris d'Apollon
Ne le sont pas de la Fortune;
Misère et gloire sont, dit-on,
Parmi nous chose fort commune.
Mais au diable soit le savoir,
Quand il faut vivre misérable !
Tous les auteurs devraient avoir
Le dos au feu, le ventre à table.

Lorsque tourmenté de la faim,
Gilbert fit résonner sa lyre,
Il emprunta, dans son chagrin,
Le fouet sanglant de la satire;
Mais il eût chanté plus gaîment,
Si le sort, pour lui plus traitable,
L'eût placé, bien commodément,
Le dos au feu, le ventre à table.

Le Tasse, poëte fameux,
Dont se vante encor l'Italie,
Vécut tout comme un pauvre gueux,
Riche pourtant de son génie.
On voulut le récompenser;
Mais voilà que la mort l'accable,
Quand la gloire allait le placer
Le dos au feu, le ventre à table.

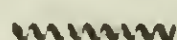
Homère, aveugle et mendiant,
A ce que l'histoire rapporte,
Accompagné d'un jeune enfant,
Allait chanter de porte en porte.
Jamais les Grecs, le croirions-nous
Ne lui dirent d'un air affable :
Chantre d'Achille, asseyez-vous
Le dos au feu, le ventre à table.

Transi de froid et sans habit,
L'estomac souvent à la diète,
Hélas ! avec beaucoup d'esprit,
S'il faut ainsi que l'on végète,
Bien heureux ceux qui n'en ont pas!
Leur place est bien plus agréable;
Car on les voit tous ici-bas,
Le dos au feu, le ventre à table.

M. Boutier.

PRIÈRE

AU BRAVE ASTOLPHE.



Air : *Vaudeville des Visitandines.*

POUR rendre Roland à la gloire,
Au ciel Astolphe s'est rendu,
Cherchant, nous raconte l'histoire,
Le bon sens qu'il avait perdu.
Plus qu'alors folie est commune;
Pour guérir nos aliénés,
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

Hippogriphe, aux ailes légères,
Avec saint Jean vous conduira;
A nos larmes, à nos prières,
Le bon apôtre se rendra.
Voyez, quelle foule importune
De gens vers Charenton traînés!
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

Pour la coquette surannée,
Qui, cherchant encor des amans,
Compte un lustre pour une année,
Offre l'hiver pour le printemps;
Qui cache, avec perruque brune,
Cheveux blancs ou déracinés,
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

Pour l'auteur, sottement fidèle,
Qui passe sa vie à rimer
Les beaux noms d'une ingrate belle,
Qu'un autre amant a su charmer;
Qui redit, dans son infortune,
Des sermens cent fois dédaignés,
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

Pour celui qui, dans sa patrie,
Pourrait vivre exempt de tourmens,
Auprès d'une épouse chérie,
De ses amis, de ses enfans,
Mais qui court, chercher la fortune
Aux climats les plus éloignés,
Ah! brave Astolphe. revenez
Faire un voyage dans la lune!

Pour toute savante parjure,
Au langage doux et fleuri,

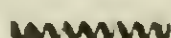
Faisant de la littérature
Avec d'autres que son mari,
Qui de l'Hélicon, sur la brune,
Parcourt les sentiers détournés,
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

Pour ceux qui recherchent la gloire,
Et les titres, et la grandeur;
Qui, sur un discours oratoire,
Mettent en espoir leur bonheur,
Ignorant que de la tribune
Plaisirs, repos sont éloignés,
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

Pour moi, qui crus toute la vie,
Les femmes sans légèreré,
Tous les poëtes sans envie,
Tous les savans sans vanité;
Qu'enfin à la seule fortune
Les égards n'étaient destinés,
Ah! brave Astolphe, revenez
Faire un voyage dans la lune!

M. G. Menard de Rochecave.

METTRE DE L'EAU DANS SON VIN.



Air : *On dit que je suis sans malice.*

Au dieu malin, qui toujours veille,
Mon cœur opposait ma bouteille ;
Et, bien qu'ami du genre humain,
Je négligeais le féminin.
Mais voyez comme on est fragile !
L'Amour, à qui tout est facile,
Me force, d'une main débile,
A mettre de l'eau dans mon vin. (*bis.*)

Aux flots de la plaine liquide,
Au cristal d'un ruisseau limpide,
Vous, qu'on voit, le verre à la main,
Préférer Beaune et Chambertin,
Ailleurs ne cherchez pas fortune ;
Craignez la disgrâce commune,
Car, folle, sage, blonde ou brune,
Mettront de l'eau dans votre vin. (*bis.*)

Un jour, le fils de Dionée
Plaisantait le triste Hyménée,

Et lui disait, d'un ton badin,
Qu'il faisait fort mal son chemin.
Bon! reprit l'Hymen en colère,
Malgré votre art brillant de plaire,
C'est toujours moi, mon très-cher frère,
Qui mets de l'eau dans votre vin. (*bis.*)

Après qu'il fut sorti de l'arche,
Noé, ce digne patriarche,
Planta l'arbre du jus divin,
Puis s'enivrait soir et matin.
Monsieur son fils aimait à rire.....
Il s'avisa de le maudire !....
Ah! comme j'ai raison de dire :
Mettez de l'eau dans votre vin. (*bis.*)

In vino veritas, mes frères.
La vérité, disaient nos pères,
Se cache dans un verre plein,
Dans l'eau claire on la cherche en vain.
Faut-il s'étonner si la belle
Nous cache son miroir fidèle ?
Nos traiteurs, sans pitié pour elle,
Mettent de l'eau dans notre vin. (*bis.*)

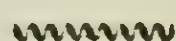
Vous connaissez les immortelles
Qu'on surnomma les neuf Pucelles.

Quelquefois, d'un pied clandestin,
J'ose parcourir leur jardin.
Mais je vais loin de l'Hippocrène;
Et jamais ma muse incertaine
Ne puisa dans cette fontaine
Pour mettre de l'eau dans mon vin. (*bis.*)

Feu M. Monperlier.

CHRONIQUE

Du village de ***, département de Seine-et-Oise.



Air : *De la Fille en loterie.*

Lison n'est que depuis un an
La femme du meûnier Grégoire;
La nuit, pour rejoindre un quidam,
A l'époux elle en fait accroire,
Dit qu'en l'étable on s'est battu,
Qu'elle va mettre ordre au tapage.....
Dites-nous donc que la vertu
N'a plus d'asile qu'au village.

Presqu'en naissant, Félicité
Eut les yeux privés de lumière;
Malgré sa triste infirmité,
Quoique fille, elle devient mère.
Le drille qu'elle a trop connu
Ne pense pas au mariage.....
Dites-nous donc que la vertu
N'a plus d'asile qu'au village.

Luc allait récolter le fruit
D'un champ de son petit domaine;
Mais les voisins, pendant la nuit,
A Luc en évitent la peine.
Aux pauvres gens le vieux Beautu
Prête à gros intérêts sur gage.....
Dites-nous donc que la vertu
N'a plus d'asile qu'au village.

Quand il passe des régimens,
Pour nos filles quelle fortune!
Les soldats sont autant d'amans
Que renferme notre commune.
Se donnant au premier venu,
On ne songe plus à l'ouvrage.....
Dites-nous donc que la vertu
N'a plus d'asile qu'au village.

M. A. L. P. de Tangris.

LE JOUR DES ROIS.



Air : *T'en souviens-tu ?*

Si j'étais roi !.... Chacun a, dans sa vie,
Au sein des nuits rêvé ce vain espoir;
Hier encor, servant ma folle envie,
Un songe heureux m'enivrait de pouvoir;
Je me réveille en défendant le trône
D'où mon rival prétendait m'arracher,
Et j'aperçois, en cherchant ma couronne,
Que mon bonnet allait se détacher.

Si j'étais roi, mon aimable Théone,
Disait Sainval, en pressant ses genoux,
Ce front charmant porterait ma couronne,
J'obéirais à tes ordres si doux.
Sainval alors voulait être fidèle,
Il le promit comme tous les amans;
Bientôt le temps emporta sur son aile
Et la couronne et les tendres sermens.

Si j'étais roi!.... Mais le jour qui s'achève
A fait éclore un nouveau potentat,
Légitimé par le sort de la féve ;
C'est un gâteau qui forme son état.
Qu'il me pardonne un peu d'irrévérence,
Dont ce couplet va donner le signal ;
Je ne crains pas l'abus de sa puissance,
Puisque demain il sera mon égal.

M. P. S. Chatain.

LA BOUTIQUE A TOUT LE MONDE

OU

La Marchande comme il y en a beaucoup.

Air : *Du Ballet des Pierrots.*

Venez, venez voir la Marchande,
Venez, messieurs, venez chez nous;
Si la boutique n'est pas grande,
On y contente tous les goûts ;

Aux bagatelles de la porte ,
Sans vous amuser plus long-temps ,
Venez où la foule se porte ,
Entrez , messieurs , entrez dedans.

Pour enseigne de mon commerce
J'ai deux yeux noirs assez brillans ,
Certain je ne sais quoi qui perce ,
Deux petits monts fort ressemblans.
Examinez à votre guise ,
Touchez , c'est loyal et marchand ,
Et je livre la marchandise
Sitôt que je reçois l'argent.

Il ne faut ni toise ni mètre
Pour mesurer ce que je vends ;
Je donne , sans y rien omettre ,
Tout ce qui revient aux chalans.
Mais aussi je me suis bornée
Aux espèces de bon aloi ,
Et jamais de pièce rognée
Ni rien de faux n'entre chez moi.

Je cours la ville avec audace
Lorsque l'on ne vient pas me voir ,
Je travaille aussi sur la place ,
Mais ce n'est que quand il fait noir.

Parfois , aux fêtes de village,
Je vais tenter le désœuvré ;
Et si je trouv de l'ouvrage ,
J'étale aussitôt sur le pré.

Autrefois avec l'Angleterre
Je faisais des coups assez bons ;
Mais j'ai vu que dans une affaire
Les Français sont beaucoup plus ronds.
Chez d'autres que je me transporte ,
On ne doit pas même y songer ;
Car jamais Française ne porte
Son industrie à l'étranger.

Dans deux faillites je fus prise ,
Et depuis ce fatal moment ,
Pour éviter toute surprise,
Je ne travaille qu'au comptant.
L'on peut m'avancer les espèces
Sans craindre de retardemens ;
Quel que soit l'état de mes pièces,
Je ne cesse pas mes paîmens.

Je sais qu'il faut de la toilette
Pour obtenir quelques faveurs ;
Aussi je me tiens toujours prête
A recevoir les amateurs.

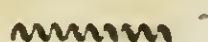
Sans avoir beaucoup de tactique,
Je sais parer ce que je vends,
Et je tiens si bien ma boutique
Qu'on pourrait se mirer dedans.

Il faut avoir pour mon négoce
L'esprit souple et certains talens;
Je joue à la baisse, à la hausse,
Et je perds quelquefois mon temps.
A conduire à point une affaire
Je sais pourtant contribuer;
Dans mon état, pour qu'on prospère,
Il faut un peu se remuer.

Je suis on ne peut pas plus ronde
Lorsqu'il s'agit de travailler;
Je prête ma boutique au monde,
A l'heure, au jour, ou par quartier;
Si, pour entrer en jouissance,
On se fait quelquefois prier,
Pour que l'on sorte à l'échéance,
Je n'ai jamais besoin d'huissier.

M. J. B. D. P.

CROQUIS DU JOUR DE L'AN.



Air : *Que Pantin serait content.*

Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an !
Sans être aise,
L'on se baise;
Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an !
Baisez vîte, allez-vous-en.

On se pare, on se tourmente,
L'un chez l'autre on se présente,
L'un l'autre on se complimente,
Et presque toujours on ment.
Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an !
Sans être aise,
L'on se baise ;
Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an
Pour revoir chaque parent !

L'un paraît chaud comme braise,
L'autre froidement vous baise ;
L'autre entre, prend une chaise,
S'assied, et vous dit... *bon an.*

Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
    Sans être aise,
    L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Chacun fait son p'tit présent.

Aux petites créatures
On donne des confitures,
Aux dames belles parures,
Aux serviteurs de l'argent.

Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
    Sans être aise,
    L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
Chacun s'en va promettant.

L'amitié promet du zèle,
L'amour un cœur tout fidèle,
L'hymen une bagatelle,
Et tout s'oublie en sortant.

Ah! l' beau jour que l' jour de l'an!
    Sans être aise,
    L'on se baise;
Ah! l' beau jour que l' jour de l'an,
Pour reconnaître son sang!

Baisant l' mari de sa mère,
L'enfant croit baiser son père ;
En l'embrassant, le compère
Croit qu'il baise son enfant.

Ah ! l' beau jour que l'jour de l'an !
Sans être aise,
L'on se baise;
Ah ! l' beau jour que l'jour de l'an,
Surtout pour le courtisan !

Lentement son pied s'avance ;
Son corps fait la révérence;
Il n' dit mot, v'là tout c' qu'il pense,
Il se retire en bâillant.

Ah ! l' beau jour que l'jour de l'an!
Sans être aise,
L'on se baise ;
Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an,
Pour le sot et le savant !

L'homme d'esprit et la bête
S'accostent d'un air honnête :
Tous deux dans leur tête-à-tête,
Se trouvent baisés, baisant.

Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an !
Sans être aise,
L'on se baise;

Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an,
Même pour l'insouciant!

Il vous fait une visite,
Et charmé d'en être quitte ,
Il dit , en sortant bien vite :
Bon ! en voilà pour un an.
Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an!
Sans être aise ,
L'on se baise ;
Ah ! l' beau jour que l' jour de l'an!
Baisons-nous vite et va-t-en.

Feu M. J. C. Despréaux.

TURLUTUTU.

Chanson écrite sous la dictée de mademoiselle Duru.



Air : *Le lendemain.*

Turlututu , le fifre
Des vétérans de Paris ,
Veut qu'on le marque au chiffre
Du régiment des maris :

De me plaire il est en peine ;
Moi, je lui dis : M'en crois-tu ?
Va, Turlututu, rengaine,
Turlututu.

Hier, pour une aubade,
Sous ma fenêtre il se met ;
Ce plaisir assez fade
Est le seul qu'il me promet.
Je juge à sa courte haleine
Son instrument sans vertu.
Va, Turlututu, rengaine,
Turlututu.

Mais rien ne le rebute ;
Il arrive ce matin ;
En parlant de sa flûte,
Il veut prendre un air hautain :
Aussi fier qu'un capitaine,
Il tient mon cœur pour battu.
Va, Turlututu, rengaine,
Turlututu.

A la fin il se fâche,
Et veut m'épouser soudain.
Je le traite de lâche ;
Il met l'épée à la main :

Mais trop de fureur l'entraîne;
Voilà mon homme abattu.
Va, Turlututu, rengaine,
Turlututu.

Messieurs, sans équivoque
Ça prouve qu'en plus d'un cas
Notre vertu se moque
D'un amant qui ne plaît pas.
A l'amour je dis sans gêne,
Quand son dard est trop pointu :
Va, Turlututu, rengaine,
Turlututu.

M. de Béranger.

DESCRIPTION

D'UNE NOCE DE VILLAGE.

Air : *De la Contredanse de la Rosière.*

Le ciel se colore ;
La brillante aurore
Reparaît et dore
Nos bois, nos guérèts ;
L'heureuse famille
Se pare et s'habille :

On court, on babille,
On fait mille apprêts....

Mais à la ronde,
Bientôt le monde
Accourt, abonde,
Vient de toute part.
Parent, voisine,
Cousin, cousine,
On s'achemine,
En cortége on part.

Des fleurs d'hyménée,
Lise couronnée,
Au temple est menée,
Au son d'un *crin-crin*....
Le maître d'école
Chez le curé vole,
Lui met son étole,
Et court au lutrin.

Le bedeau sonne;
On carillonne;
Un mousquet tonne,
Mais part par hasard....
Le petit frère,
Marchant derrière,
D'humeur guerrière,
Lance maint pétard.

Enfin, à l'église,
La naïve *Lise*,
En fille soumise,
Tombe à deux genoux;
Et là, sous la serge,
La timide vierge,
Devant un grand cierge,
Accepte un époux.

Mainte-fillette,
Jeune et coquette,
Court en cachette
Pour voir cet hymen.
Attends, espère;
Pour toi, ma chère,
Ce jour prospère
Brillera demain.

Le curé s'avance,
Prêche d'abondance;
De son éloquence,
Pouvoir fortuné!
L'assistant sommeille,
Le curé seul veille,
Et l'on ne s'éveille
Que pour le dîné.

Le feu s'allume,
Le pot écume,

Le gigot fume,
La poêle frémit;
Le four pétille,
La broche brille,
Le boudin grille,
Et le vin jaillit.

Dans ce jour propice,
Chacun entre en lice,
Curé, bedeau, suisse,
Serpent, sacristain.
Les pères, les mères,
Les cousins, les frères,
Tous, choquant leurs verres,
Font un doux *tin-tin.*

Mais le chant cesse;
Quelle autre ivresse
Fait qu'on délaisse
La table et le vin?
Un nouvel être
Vient de paraître,
Quel peut-il être?
C'est le tambourin!....

Gaîment il s'avance;
Chaque époux s'élance;
Le papa commence
Au bruit des bravos.

Sa danse peu sûre,
Comme la nature,
Coupe la mesure
En bonds inégaux.

Les danseurs se foulent,
Les amans roucoulent,
Tous les buveurs roulent
Au pied du tonneau.
Mais les toits rougissent,
Les brocs se tarissent,
Les époux s'éclipsent....
Tirons le rideau.

L'AMI DE LA MAISON.



Air : *De la Catacoua.*

DAMON a fait choix d'une femme,
Il en informe ses amis ;
Mais l'un d'eux auprès de la dame,
Seul, en secret, se trouve admis.
Sur ce fait, rit, plaisante et glose,
Tout le monde excepté Damon.

A qui doit-on,
Cette union,
Qui fait si bas jaser tout le canton?
Tout haut je vous dirai la chose:
C'est à l'ami de la maison.

Dès les premiers jours d'hymenée,
Ce n'est que fêtes au château;
Pour le mari, chaque journée
Voit naître un spectacle nouveau.
Les ris, les caquets, la bombance
Ensemble vont à l'unisson.
A qui doit-on,
Dans le canton,
Tous les plaisirs dont on berce Damon?
Le dire est facile, je pense:
C'est à l'ami de la maison.

Chez Damon comme tout prospère!
Au bout de sept mois révolus,
Sa chaste épouse le rend père,
Pour lui c'est un bonheur de plus.
On chuchotte, l'on se rassemble,
Pour voir le nouveau Cupidon;
Ah! se dit-on,
Le beau garçon!
Ce sont les traits du bon monsieur Damon;
Nigaud! à quelqu'un s'il ressemble,
C'est à l'ami de la maison.

L'ennui, qui vient toujours trop vite
Gagne bientôt le couple heureux :
On bâille, on dispute, on s'évite,
On monte dix tables de jeux.
L'adresse y fait jouer la mine;
Et s'obstinant, par pur bon ton,
On voit Damon,
Au Pharaon,
Laisser enfin jusqu'au dernier jeton.
Mais à qui doit-il sa ruine?
C'est à l'ami de la maison.

De Damon un nouvel orage
Vient combler le destin fatal;
Son épouse, ingrate et volage,
Le fait citer au tribunal,
Où le juge, en dormant, bredouille
L'arrêt de séparation.
Ah! se dit-on,
Quelle action!
On crie, on blâme, on accuse Damon;
Mais à qui doit-il cette brouille?
C'est à l'ami de la maison.

Avec les débris du ménage,
L'épouse s'enfuit un matin;
Pour charmer l'ennui du voyage
L'ami s'attache à son destin.

On ne laisse au mari, bon homme,
Que la misère et le poupon.
O trahison!
De la leçon
Profite au moins, trop crédule Damon;
Car voilà, presque toujours, comme
Font les amis de la maison.

M. L. T. GILBERT.

HOMMAGE

AUX DIEUX DE MA PATRIE.

Air : *Il a donc fallu pour la gloire.*

Bons Français, prêtez tous l'oreille :
Si ma voix n'a rien pour charmer,
Un laurier, un myrte, une treille
Sauront toujours vous enflammer.
Près d'une maîtresse chérie,
Sablant un vin délicieux,
Chacun de vous chante en tous lieux :
Hommage aux dieux de ma patrie !

Sans nommer une *Kirielle*
De gens de cœur et d'amoureux,

L'illustre amant de Gabrielle
Peut m'offrir quelques vers heureux :
Modèle de galanterie,
Henri des preux était la fleur.
Quand je chante amour et valeur,
Hommage aux dieux de ma patrie !

Si Boileau, Racine et Molière
Sont admirés de l'univers,
De Panard, couronné de lierre,
La gaîté récite les vers.
Celui dont la lyre fleurie
A produit de si joyeux sons
Rendait, dans toutes ses chansons,
Hommage aux dieux de ma patrie !

Le plaisir a formé notre être,
Mais il s'éloigne du chagrin ;
Aux coups du destin notre maître
La gaîté seule oppose un frein.
Du sort défiant la furie,
Contre le chagrin combattons :
Rions, aimons, buvons, chantons :
Hommage aux dieux de ma patrie !

Le Français, qui chérit la gloire,
Bacchus, l'amour et la gaîté,
Joint les palmes de la victoire
Aux roses de la volupté ;

Lorsque son sang coule, il s'écrie :
Ah ! si pour mon pays je meurs,
C'est faire encore de ces fleurs
Hommage aux dieux de ma patrie!

M. Pierre Colau.

LES BRAILLARDS.

Air: *Tonton, tontaine, tonton.*

A notre début dans la vie,
Tous par brailler nous commençons,
Braillons, braillons, mes amis, braillons ;
Contentons gaiement notre envie,
Puisque pour brailler nous naissons :
Braillons, mes amis, braillons.

Brailler est souvent sur la terre
Le seul plaisir que nous ayons ;
Braillons, etc.
Il n'est pas facile de taire
Les sottises que nous voyons :
Braillons, etc.

Braillons, ah! ce n'est pas sans cause;
Quelque petits que nous soyons,
Braillons, etc.

On se rit de celui qui cause,
D'un autre moyen essayons
Braillons, etc.

Le chasseur braille dans la plaine,
Le professeur à ses leçons;
Braillons, etc.
Maint chanteur braille à perdre haleine,
Le rimeur braille ses chansons;
Braillons, etc.

On braille un nom dans l'antichambre,
Le pasteur braille ses sermons;
Braillons, etc.
Que d'orateurs, dans mainte chambre,
Pour tout talent ont des poumons;
Braillons, etc.

Deux époux qui sont mal ensemble
Entre eux braillent sur tous les tons;
Braillons, etc.
Et lorsque Comus nous rassemble,
Tous au dessert nous répétons:
Braillons, etc.

Quand nous voyons, en ce bas monde,
Grimacer ceux que nous raillons,
Braillons, etc.

Et s'ils font un usage immonde
Des couplets que nous rimaillons,
Braillons, etc.

Demain l'éternelle fileuse
Viendra vers nous, nous le savons ;
Braillons, braillons, mes amis, braillons.
Toute femme est dit-on, peureuse,
Effrayons-la, si nous pouvons ;
Braillons, mes amis, braillons.

M. L. M.......y.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

A Sophie.



Air : *Vivent les fillettes !*

L'aurore plus belle,
Riche en ses couleurs,
Sur la fleur nouvelle
A versé ses pleurs ;
Là, dans sa carrière
Soleil radieux,
Des flots de lumière
Inonde les cieux.

Joyeuse hirondelle
Revient dans nos champs,
Près de Philomèle
Chanter le printemps;
Diligente abeille
Vole en butinant
De rose vermeille
Au thym odorant.

Naissante verdure
Sourit aux ruisseaux,
Dont le doux murmure
Charme les échos;
Papillon volage
Joue avec Zéphir;
Tout, dans le bocage,
Se livre au plaisir.

Vois au pâturage
Bondir les agneaux,
La chèvre sauvage
Au front des coteaux;
Sur tendre musette
Entends Licidas
De sa Colinette
Vanter les appas.

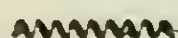
Jouissons, Sophie,
Profitons du temps,

Le cours de la vie
N'a pas deux printemps :
O ma jeune amie !
Viens combler mes vœux,
L'enfant d'Idalie
Nous égale aux dieux.

Ce bois solitaire
Au feuillage épais,
D'amoureux mystère
Voile les secrets.
Gentille bergère,
Après ses travaux,
Y fait sa prière
Au dieu de Paphos.

M. Samson (de Caen).

LES CHAMPS.



Air : *Pour obtenir celle qu'il aime.*

Rose, partons ; voici l'aurore :
Quitte ces oreillers si doux.
Entends-tu la cloche sonore
Marquer l'heure du rendez-vous ?

Cherchons, loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure;
Donne le bras à ton amant.
Rapprochons-nous de la nature,
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village;
Le jour naissant t'éveillera.
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol f rtile
Conduit des moissonneurs nombreux;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux,

Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard :
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai sous d'épais ombrages
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse :
Le monde est loin, l'herbe est si douce !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !
Adieu, Paris, où je me plus,
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus !

Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

M. de Béranger.

MES SOUHAITS

POUR LE PREMIER JANVIER 1822.



Air : *Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça?...*

Que toujours la politique
Occupe, soir et matin,
Le marchand dans sa boutique,
L'artisan et l'écrivain ;
Qu'on préfere une gazette
Aux ouvrages les plus beaux :
Voilà ce que je souhaite
Pour le profit des journaux.

Que toujours la modestie
Soit compagne du talent ;
Que, pour quelque rapsodie,
Loin de se croire trop grand,

Sans morgue l'on se soumette
A la censure d'autrui :
Voilà ce que je souhaite
A nos auteurs d'aujourd'hui.

Que toujours l'âme contente,
Ils trouvent les vrais plaisirs,
Et cent mille écus de rente
Pour contenter leurs désirs ;
Pleins d'une santé parfaite,
Qu'ils soient gros et réjouis :
Voilà ce que je souhaite
De bon cœur à mes amis.

Que toujours leur marchandise
Se montre de bon aloi ;
Sortant de chez eux, qu'on dise :
C'est ici la bonne foi !
Que tout le jour on ne guette
Jamais en vain les chalans :
Voilà ce que je souhaite
A nos honnêtes marchands.

Que l'on ne soit plus en butte
A toutes les factions ;
Que jamais on ne discute
De folles prétentions :

Que la paix la plus complète
Rassemble tous les partis :
Voilà ce que je souhaite
Pour le bien de mon pays.

Que toutes les demoiselles
Puissent trouver des maris;
Que les femmes soient fidèles;
Que l'on ait de vrais amis;
Que le Grec enfin soumette
Le Turc par trop odieux:
Voilà ce que je souhaite
Pour l'an mil huit cent vingt-deux.

M. Routier.

CE N'EST PLUS LISETTE.



Air : *Eh! non, non, non, ce n'est pas là Ninette.*

Quoi ! Lisette, est-ce vous?
Vous, en riche toilette!
Vous, avec des bijoux!
Vous, avec une aigrette!

Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds, dans le satin,
N'osent fouler l'herbette;
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous l'emplette?
Eh! non, non, non, etc.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'Opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh! non, non, non, etc.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète :
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répète.
Eh! non, non, non, etc.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette!
Eh! non, non, non, etc.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.
Eh ! non, non, non, etc.

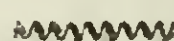
Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.
Eh ! non, non, non, etc.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette ;
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

M. de Béranger.

FIN.

TABLE.



MM.

FIN DE LA TABLE

